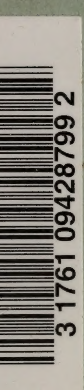
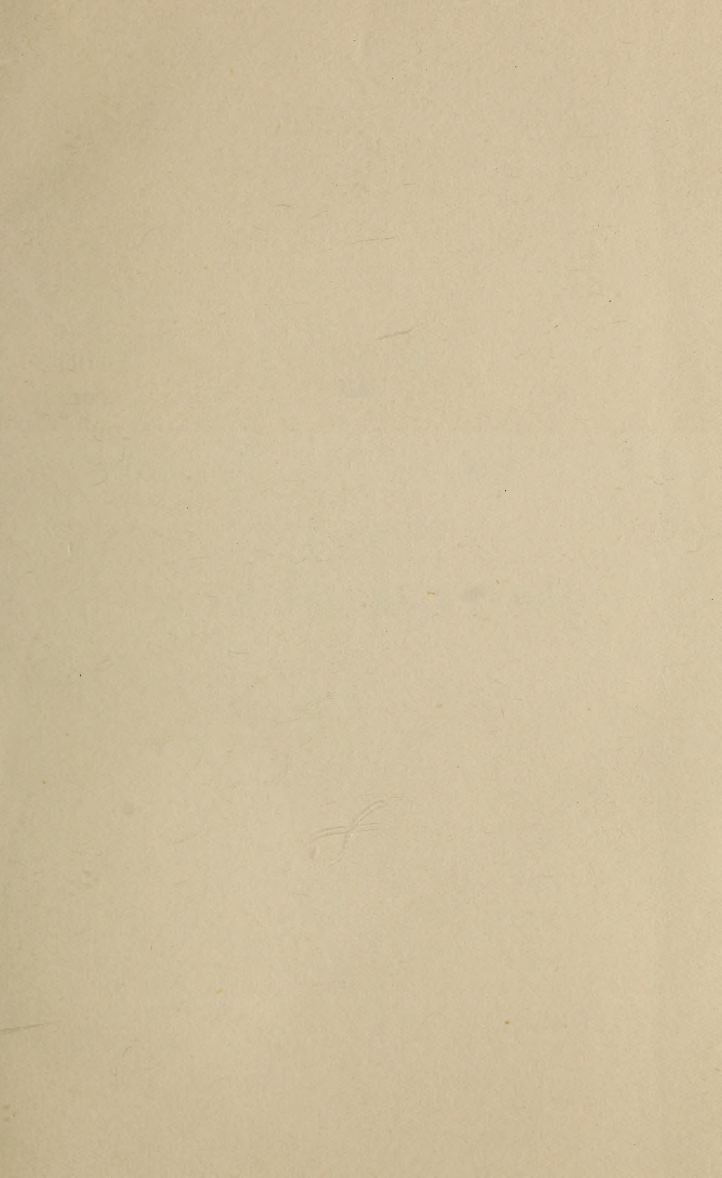
WILLIAM VOGT

LA SUISSE ALLEMANDE AU DÉBUT DE LA GUERRE DE 1914



Librairie académique PERRIN et Cie.



LA

SUISSE ALLEMANDE

AU DÉBUT

DE LA GUERRE DE 1914

LA SUISSE ALLEMANDE AU DÉBUT DE LA GUERRE DE 1914

WILLIAM VOGT

LA SUISSE ALLEMANDE AU DÉBUT DE LA GUERRE DE 1914

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1915

AVERTISSEMENT NÉCESSAIRE

Dès les premiers jours d'août, j'avais quitté ma retraite estivale de Vandœuvres en Genevois, pour aller assister, à Bâle, aux événements.

Comme, en dépit de mes prévisions, il ne se passa rien sur cette frontière, je visitai Aarau, Olten, Berne, Lucerne, Zürich, etc., chaque journée augmentant ma surprise, mon dégoût.

Pris de nausées à la vue de toutes les laideurs instructives qui s'étaient offertes à ma vue en Suisse allemande, je rentrai à Genève, ma ville natale, vers le 25 août, dans l'unique but de dénoncer le péril prussien, *coram populo helvetico*, tout en donnant à nos autorités fédérales un salutaire avertissement.

Après avoir compulsé mes notes, prises au jour le jour, je résolus d'en piqueter quelques-unes et, remettant les autres à plus tard, de les publier sous le titre : *Impressions*.

Je me mis en quête d'une imprimerie.

Pas une ne voulut prendre mon ours... de Berne. En effet, le délinquant risquait gros, la terreur prusso-suisse allemande régnant en pays helvétique, grâce à l'état-major et au Conseil Fédéral. A la moindre incartade pouvant effleurer la « victorieuse Allemagne » qui, au dire de nos officiers suisses teutomanes, remportait de si beaux succès en pénétrant dans Bruxelles, Berne télégraphiait à l'état-major judiciaire de la division l'ordre de fermer l'imprimerie, de supprimer le journal ou de saisir l'écrit et, pour clore, de faire passer, après visite domiciliaire, prote et auteur devant un conseil de guerre.

Voilà où nous en étions alors dans la patrie de Guillaume Tell, gouvernée par le général Vuille-Wille-Bismarck, un admirateur forcené des barbares poméraniens, parent par alliance du Chancelier de fer et grand-père d'un petit-fils tenu récemment sur les fonts baptismaux par Guillaume II, paralytique infantile.

Et ces mesures de rigueur despotique, gros-

sière, — prussienne en un mot, — étaient prises par l'autorité militaire à Berne et appliquées de préférence, — est-il besoin de le dire? — à la Suisse romande, foyer d'insubordination, hostile à la *deutsch-preussische kultur*.

Cependant, nous avions encore des juges à Lausanne et à Genève. Même sous l'habit militaire, ces citoyens, avocats, légistes, conseillers d'Etat, n'entendâient point juger contre leur conscience et condamner sur ordre d'en haut.

Nous ne courions donc point danger de mort à Genève. Mais Gutenberg n'en prend pas moins peur pour cela, à cause du préjudice, de la perte de temps et des multiples ennuis qu'entraîne une instruction judiciaire. Aussi me fût-il difficile de trouver.

Enfin, après plus d'une démarche infructueuse, je réussis à convaincre des typographes avancés d'idées et habitués aux descentes de police qui voulurent bien m'imprimer une fort élégante plaquette avec, sur la couverture, un dessin exquis représentant l'ours de Berne tenu par l'anneau et dansant aux sons d'un fifre prussien

sur la grande place de notre ville fédérale où l'autorité n'affichait que les dépêches de l'agence allemande Wolff.

Un beau matin, irruption dans l'imprimerie d'une dizaine d'agents et de deux commissaires, ceints d'écharpe. Saisie du cliché, des formes et de trois cents exemplaires de la brochure qui séchaient au grand soleil de fructidor. Depuis l'avant-veille, deux cents exemplaires se trouvaient heureusement à l'abri.

Deux jours plus tard, après dégustation, l'ordre fut télégraphié de Berne que l'on eût à m'arrêter.

Poursuivi par l'autorité militaire sous l'inculpation d' « atteinte à l'honneur », je me voyais traduit devant le conseil de guerre.

Mais le système de domestication teutonne ne règne pas encore en maître dans la Suisse française.

Je ne devais pas rester quatre heures en prison.

M. le capitaine instructeur — un Vaudois, heureusement — me demanda de ne pas quitter le canton de Genève avant la fin de l'instruction

et prit sur lui, courageusement, de me libérer sans caution, après interrogatoire. Je devais me tenir à la disposition des autorités militaires au moindre appel et ne me livrer à aucune manifestation, etc.

J'acquiesçai.

Ce que, durant ma courte détention, j'avais entrevu d'une cellule de prison ne me tentait guère : ce matelas de joncs, cette lucarne, cette absence de table ne me souriaient qu'à demi. J'admire beaucoup Blanqui et son biographe, mais n'ai jamais éprouvé l'envie d'imiter l'*Enfermé*. Je vous confierai même que *Bonivard à Chillon* n'a pas grand charme pour moi et que le *Mie prigioni*, du poète italien, est une lecture que je remets de jour en jour.

A quelqu'un le questionnant sur le sort qui m'était réservé, un Neuchâtelois fit la réponse judicieuse suivante :

— Son avocat est le général Joffre. Si les Allemands battent les Français, le criminel se verra, sur un ordre à la prussienne, soustrait à ses juges naturels et condamné à Thoune à une

peine variant entre cinq et dix ans de prison, c'est-à-dire copieusement, à la bernoise.

Si, au contraire, les Borusses sont refoulés, M. le colonel Leupold, ses chefs et la camarilla gouvernementale n'oseront pas sévir et se soumettront au verdict du conseil de guerre, qui se hâtera d'acquitter ce phamplétaire coupable d'attentat à la pudeur du Conseil Fédéral et d'atteinte à l'honneur pour avoir dit la vérité.

Entre temps, le général Joffre avait fort bien plaidé ma cause. Frustré dans ses espérances, le Suisse allemand baissa de ton et, le 30 octobre 1914, je recevais de M. l'Auditeur de la Ire division, « d'accord avec l'Auditeur en chef », notification de l'Ordonnance de non-lieu.

J'étais libre de ma personne, de mes faits et de mes gestes après deux mois d'arrêts dans cette vaste étendue que forme le canton de Genève.

Un petit N. B., qu'il est bon de ne point omettre.

N. B. — *Le séquestre des brochures est maintenu.*

Ceci est bien prussien, de nouveau. Ne pouvant se saisir du propriétaire, Berne garde les pendules.

Une petite phrase incidente dans l'acte d'accusation rédigé, au début de l'affaire, par les autorités fédérales réservait également à celles-ci la faculté de me poursuivre ultérieurement, après la sentence du conseil de guerre de la Ire division.

J'ai prudemment laissé mon dossier entre les mains du général Joffre, qui ne me paraît pas être homme à s'henrumer d'ici longtemps, et m'en suis allé en France, chercher un abri contre l'arbitraire prusso-helvétique.

Cependant, quoique nos borussolâtres aient singulièrement changé de ton depuis que « l'Allemagne victorieuse » a remis aux calendes grecques son entrée à Paris, l'ordre prusso-bernois n'en continue pas moins à régner à Genève et en Suisse française. Or, dans l'impossibilité où je me trouve de publier dans mon pays la suite de ces notes, destinées à confondre les imposteurs présents et futurs, force est de m'adresser

à Paris, ce qui ne saurait être que favorable au retentissement de mon écrit et à la propagation de la vérité.

Tu l'as voulu, Georges.... Hoffmann, président de la République helvétique.

Une fois de plus, les zélateurs du régime prussien en Suisse auront accumulé, et cela dans une affaire minuscule, le Pélion de l'arbitraire sur l'Ossa de la balourdise.



Qu'avais-je donc écrit de si criminel? En quoi consistait cet attentat à la pudeur.... teutomane? Que l'on me permette, avant de passer à la suite de ces *Impressions*, de donner quelques extraits du fascicule séquestré. Je débutais ainsi :

En route, 3 août.

Ce que je tombe de haut !

Dans ma mémoire flottaient des souvenirs de

1870. J'avais une douzaine d'années alors. Et, dans le train qui m'emmenait naguère — au début du mois d'août — vers Bâle, je voyais et j'entendais, comme dans une vision, les montagnards de l'Engstlenalp, au pied du Titlis, maudissant, dans leur âpre dialecte, les *verflucti Hungerprüsse*, les Prussiens affamés.

Ah! si Walther Imer, l'aubergiste, avait tenu, dans un coin, entre ses mains, durant trois minutes seulement, l'un de ces *Herr Lieutenant* qui pullulent depuis quarante années et qui, héroïquement, frappent à coups de plat de sabre sur la tête d'un infirme ligoté, coupable d'avoir ri.

Et il ne se gênait point de dire son opinion à tout venant, l'aubergiste Imer, soit qu'il fumât sa pipe sur le pas de la porte en discutant avec le *werther Herr Gast*, celui-ci eût-il été pangermaniste, soit qu'il trinquât avec des guides ou avec la bonne femme venue de la vallée pour lui vendre sa hottée de fruits. C'est que, républicains simples d'allures et jaloux de leur franc parler, ces citoyens d'alors ne se ravalaient pas jusqu'à l'aplatissement à la vue des grosses

malles, fussent-elles impériales et fabriquées chez Maeder, à Leipzig.

Point encore gagnés à l'admiration du commandeur hautain écrasant de sa morgue l'inférieur qui plie l'échine obséquieusement, les hôteliers suisses allemands de cette époque si lointaine n'étaient pas accessibles aux courbettes et aux flatteries intéressées. Avec leur belle conception de l'égalité et leur respect de la dignité humaine, ils n'étaient pas hommes à laisser traiter leurs gens avec arrogance et jamais ces braves helvètes n'eussent consenti à voir s'implanter dans leur maison un Ostrogoth, imbu des théories prussiennes, inculquant aux jeunes employés suisses le répugnant platventrisme, allant jusqu'à l'abnégation de soi-même :

Einst ward't Ihr ein Volk von Hirten,
Nun seid't Ihr ein Volk von Wirten !

Jadis, vous étiez un peuple de bergers ; à cette heure, vous n'êtes plus qu'un peuple d'hôteliers.

. . . .

Ah! quelle merveilleuse et réconfortante contrée que cet Oberland bernois, en 1870.

Je me souviens que nous descendîmes de l'Engstlenalp vers la mi-septembre.

Partout, à Meyringen, à Brienz, au *Bären*, chez la maman Flury, à Interlaken, ce n'étaient que vœux ardents pour la France républicaine et imprécations à l'adresse de la Prusse, nation orgueilleuse, parjure et rapace qui menaçait d'établir à nos frontières son régime de casque à pointe. Toutes ces populations du Hasli et de la plaine admiraient Gambetta et conspuaient Bismarck.

Lorsque nous arrivâmes à Berne, le conseiller fédéral Schenk et d'autres notabilités se trouvaient à la gare. Tous témoignaient de leur horreur des principes de guerre que les barbares ne faisaient pourtant qu'esquisser alors et que les fils sauront élever à leur apogée, en justifiant, il est vrai, le mensonge éhonté, les incendies voulus, le massacre des vieillards, des femmes et des enfants, la destruction préméditée des chefs-d'œuvre, le parjure et le viol des neutra-

lités à l'aide d'arguments qui n'éclairent que d'une lumière plus crue leur exécrable mentalité de pirates, invoquant le Dieu des Hohenzollern.

En 1870, les hypocrisies et les capitulations de conscience étaient honnies dans toute la Suisse allemande, point encore submergée par les milliers et les milliers d'espions. La presse unanime, pour ainsi dire, dénonçait l'arrogance, la cupidité et la duplicité borusses infectant les mœurs douces de l'Allemagne du Sud.

Sentiments identiques et qui ne varieront point dans la Suisse française, surtout dans le canton de Vaud, qui se souvient que la Révolution de 1789 le délivra du joug bernois.

Toute la Suisse française, hormis *Calvinopolis!*

En 1870, à fort peu d'exceptions près, aristocrates et bourgeois conservateurs, le *Journal de Genève* en tête, ne cachaient pas leurs sympathies pour la cause poméranienne. Affaire de religion, crainte puérile d'annexion française et ignorance de ce que couvait la mégalomanie pangermaniste...

Quel changement, en 1914, quelle transformation en Suisse allemande et chez nous, à Genève ! Quelle triste volte-face, là-bas ! Quel revirement heureux, ici ! On jurerait que, tandis que Wohlgemuth, l'espion patenté de Bismarck, et ses innombrables pareils, et descendants, implantés dans nos villes et nos campagnes, parvenaient à endormir les uns, ils dessillaient les yeux des autres, pourtant moins menacés.

Aujourd'hui, les *Welsches*, les Suisses français, peuvent se vanter d'être plus Suisses que leurs confédérés dont l'immense majorité rend des respects extraordinaires au militarisme prussien.



Fatigué, je sommeillais lorsque des hurlements brefs, lancés d'une voix criarde, me réveillèrent en sursaut. Le train stoppa.

Cette fois, nous sommes en pays bernois germanisé, pas de doute. Dans cette gare doit évidemment tempêter un chef, adepte de la culture

allemande, de cette admirable discipline prussienne. Cet homme à casquette vocifère. Il ne cesse de donner des ordres à deux subalternes poussant un wagonnet et pour donner cet ordre si simple et répondre à des employés questionneurs, il croit de son devoir de hurler. Et ce faisant, le grotesque se croit très fort. Quel est le Teutoboque d'aujourd'hui qui ne l'applaudirait,en le trouvant *schneidig* dans l'exercice de ses fonctions.

Eh! Voyez donc l'étrange constatation. Nous venons de passer en gare de Lausanne, en gare de Fribourg, où, certes, le trafic est important. Eh bien! nous y entendîmes les chefs donner leurs indications d'une voix calme, traitant leurs employés avec aménité et nous établissons que ces derniers ont exécuté les ordres avec peut-être plus d'intelligente célérité que les *Angestelter*, « engueulés » par l'Allemand de Niederschreibrüllenlöchli.

Voilà les deux Suisses, depuis que le militarisme prussien sévit dans nos parages.

Quelle infecte conception que celle mise en

pratique du haut en bas de l'échelle administrative germanique! Quelle immonde mentalité que celle de ces *Junker*, de ces *Lieutenants schneidig* prisonniers qui refusent de voyager dans les compartiments occupés par leurs soldats, alors que la plus élémentaire notion d'humanité prescrit à tout officier de ne point abandonner ses hommes dans les moments pénibles. Toujours conciliants, les Français obtempèrent au vœu de ces galonnés. Mais alors pourquoi n'avoir pas placé la troupe dans les wagons-salon et parqué les von Fœrstner et leurs intimes dans les wagons à bestiaux, en compagnie de quelques mammifères, chercheurs de truffes?

Quelle négation de toute culture humaine que ce mépris de l'inférieur et qui permet à un général prussien de sacrifier, sans sourciller, au contraire fier de son acte, des milliers et des milliers de pauvres soldats dans les folles attaques. Qu'importe à ces porteurs de croix : *Pour le Mérite* dix, vingt mille hommes de plus ou de moins? N'ont-ils pas en réserve des millions de ces *Kerls?*

Quelque chose me dit que le général Joffre ne sera jamais décoré de l'ordre : *Pour le Mérite.* Les peuples civilisés l'en féliciteront.

Cependant, le chef de gare continuait à vitupérer sur le bord du talus, à deux mètres de nous. Alors, une idée vint à l'esprit de l'un de nos compagnons, un médecin zurichois qui — *rara avis!* — voit clair dans le jeu prussien. Chacun se penche à la portière, regarde obstinément dans le vide et, sur le commandement lancé à la berlinoise : *Eins! Zwei! Drei!* nous voilà, malgré la tristesse de l'heure présente, plus de douze partant d'un formidable éclat de rire, homérique, écrirai-je, si j'avais l'*Iliade* sur moi, comme tout soldat Prussien. Du coup, se retourne le *Oberköniglichkaiserlichdeutsch-schweizereidgenössischer Bahnhofvorsteher* — comme il s'appellera sous peu, après la convention douanière, dans le cas où l'Allemagne resterait victorieuse. Il se retourne, raide comme poteau, et nous montre un visage furieux, rouge et violacé par l'indignation. Mais nous sommes des messieurs et nous nous trouvons en 1re classe

— faute de place ailleurs, andouille! Alors, avalant son ire, il fait demi-tour et donne le signal du départ. *Eins! Zwei! Drei!* Et toujours regardant dans le vide, nous prenons congé de l'autorité dans un éclat de rire qui gagne les non-fumeurs.

Le principe de Rabelais : De ces abominables outres ouatées et corsetées mieux vaut en rire que d'en pleurer.



Sous quelle infinité de nuances se manifeste le servilisme chez l'*homo sapiens!* Frédéric le Grand, poète français, ayant vaincu ses ennemis, les bêlants s'imaginèrent que la raideur prussienne allait vaincre la mobilité française. En 1806, à Auerstaëdt, la victoire qui compte, Davoust, avec ses trois divisions, apprit au duc de Brunswick de quel bois il se chauffait. Vainqueurs en 1866 et en 1870, les Prussiens automates redeviennent des modèles.

Eh bien! ces admirables soldats belges, délurés, libres d'entraves, ont tenu en échec, un

contre quatre, cinq ou dix, les casques à pointe. Et qui ne sait pourtant combien les joviales gardes civiques sous leurs dehors bonaces aiguillonnaient, naguère encore, la satire en Belgique, pays du rire bon enfant et des franches lippées. Eh bien! se montrant dignes de leur illustre maître, les élèves du grand Brialmont ont forcé la stupeur des favoris de Guillaume II et, ce qui pèse plus, l'admiration des généraux anglais et serbes, russes et français.

A nombre même pas égal, mais eussent-ils été seulement un contre deux, que les soldats-citoyens refoulaient par delà Cologne les Prussiens aux braies déchirées par leurs officiers.

Et c'est bien là, savez-vous, ce qui enrage ces Bülow, ces von der Goltz, ces Wille et ce prétentieux fantoche qu'est le *Allerhöchst* prince impérial d'Allemagne. C'est bien là ce qui exaspère jusqu'au délire les pangermanistes, sortis tous, comme vous vous en doutez, de la cuisse du Jupiter de la Lüneburger-Haide [1], Dieu des

1. La *Lüneburger Haide*, contrée prussienne de désolation, balayée par un vent éternel.

armées impériales. C'est bien ce qui met hors d'elle l'Allemagne prussianisée. Aussi, dans leur rancœur fielleuse et pour se remettre d'aplomb, les porte-Gœthe, destructeurs de chefs-d'œuvre, ont-ils rançonné, pillé, incendié, assassiné jusqu'à tomber d'inanition.

Eh bien! en admirant cette prodigieuse défense de la Belgique avec tout le respect qu'elle mérite, en l'analysant avec tout l'enthousiasme qu'elle inspire et en pénétrant son sens sublime, on arrive à comprendre la portée éducatrice de son enseignement : ces bataillons de patriotes révoltés se sont montrés supérieurs en endurance, en courage, en talent à ces divisions tirées au cordeau, passives et conduites à coups de plat de sabre. Quelle leçon à crever les yeux de nos officiers thurgoviens, bâlois et autres fanatiques de la botte prussienne!



Comme ce vétérinaire lucernois, jubilant de savoir le Gothard entre les serres outre-rhéna-

nes, n'ose pas pourtant se démasquer entièrement, il cherche excuse à sa haine contre le Français, à son exécration de l'Anglais, à sa rage contre les Italiens et à son emportement contre la Belgique. Dans le cercle que nous formons, il ne s'adresse, par dépit contre nous, qu'au commandant de batterie, un Neuchâtelois qui garde souvenance des velléités d'annexion prussienne[1] :

— Nous aimons les Français, répète-t-il; nous ne détestons pas les Français, ni les Anglais, mais nous éprouvons une répulsion justifiée contre les barbares, contre les Russes adorant les icones, mangeant du suif...

Je m'arrête, car le raisonnement est absurde. Quand une inondation vous envahit, on ne tremble pas de penser qu'un jour la foudre pourrait détruire votre maison.

Mais non! Ils n'ont pas aussi peur des Russes qu'ils le prétendent,ces astucieux bourgeois,

1. On sait qu'en 1855 la Prusse émit la prétention d'annexer le canton de Neuchâtel.L'Angleterre et la France, une fois de plus, sauvèrent la Suisse.

et s'ils enflent cette « frousse », c'est simplement pour pallier l'incongruité de leur admiration pour la Prusse. Ils sentent bien qu'en tant que républicains suisses encenser le *Allerhöchst* par *Gottesgnaden* peut soulever quelque étonnement, car il n'est pas admissible qu'un homme sincère, jouissant de son bon sens, puisse tenir un raisonnement aussi sot. Personne ne sera dupe.

Faut-il se donner la peine de rétorquer le sophisme en deux mots :

Le traitement infligé à l'Alsace depuis quarante-quatre ans diffère-t-il donc de celui que subit la Finlande ?

Barbarie pour barbarie, je crois encore à la parole du tzar, tandis que personne ne croit plus à celle de Guillaume II, après le viol de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique.

Crainte pour crainte, la Russie est loin de nous, tandis que l'Allemagne vorace occupe une gare en plein Bâle, éblouit le canton de la lumière des projecteurs de l'Isteinerklotz[1] et

1. Isteinerklotz, puissante forteresse du grand-duché de Bade, située à six kilomètres de la frontière suisse de Bâle et armée de canons portant à 16 kilomètres.

commande le Gothard, tout cela grâce aux compromissions d'une mansuétude domestiquée.

Barbarie pour barbarie, le cosaque le plus privé de civilisation ne se fût pas conduit comme un officier de la noblesse allemande à Louvain.



A Thoune, ce matin, dans les rues de cette place d'armes suisse, un journal de Berne affiche que la Commune est proclamée à Paris et que les révoltés marchent sur l'Elysée.

— Ne te l'ai-je pas dit, avant-hier? s'écrie triomphalement un énorme quidam à son voisin, le charcutier. Il leur faut les *Dütschi* pour rétablir l'ordre chez eux, en France.

Car tous ces enragés ne doutent pas du triomphe des armes allemandes.



Le spectacle de ce qui se passe à Berne révolte, dégoûte. Le Conseil Fédéral et son feld-

maréchal, grand-papa d'un petit-fils oint du Dieu des Hohenzollern, se conduisent comme de problématiques compères, sauf le respect que je leur dois.

Faiblesse de caractère chez les uns, mais chez l'autre...

Dès le début des hostilités, des *Bulletins* ont été envoyés par l'état-major à nos soldats chargés de sauvegarder la neutralité Suisse.

« N. B. — Les bulletins *doivent* être lus à la troupe, ils ne doivent pas être affichés. »

Nombre d'officiers *welsches* réfusèrent de lire ces dépêches effrontément mensongères, émanant des usines reptiliennes. Des colonels allemands en ordonnèrent la lecture à des troupes mixtes. Mais les soldats romands se rebiffèrent. Coups de sifflet, huées ; on faillit même en venir aux mains. Force fut d'interrompre l'envoi des *Bulletins*, innovation du général Wille, de connivence en tout et partout avec le Conseil Fédéral.

La prise de Paris par la « victorieuse Allemagne » s'étant fait attendre, ces fameux *Bulle-*

tins, répandus à profusion naguère, disparurent du coup de la circulation. On n'en trouve plus aujourd'hui et j'ai reçu, moi l'accusé « d'attentat à l'honneur », des lettres par la suite, lesquelles me demandaient le prêt de ces textes. De haut fonctionnaires désireux de se renseigner. D'aucuns pensent encore que j'ai brodé.

Le temps de feuilleter la collection unique au monde et de m'emparer d'une paire de pincettes.

Ah ! voilà :

Bulletin nº 6, 18 août (trad. franç.):

6. Les Russes ont été battus à Stalupenen. Les Serbes ont été battus complètement sur la Drina.

Malgré la neutralité à laquelle je suis tenu, qu'il me soit permis de faire observer que l'état-major n'a jamais eu la pudeur de rectifier, le lendemain ou les jours suivants, les nouvelles mensongères, colportées par l'agence Wolff.

Ah ! voici le 3 de ce même *Bulletin 6* :

D'après de nombreux récits, il paraîtrait que les chaussures des troupes françaises se trouveraient en mauvais état.

Passons sur le vomitoire. Cette information, qui prouverait, une fois de plus, que la France ne songeait pas à la guerre, n'en a pas dû, néanmoins, paraître bizarre aux soldats suisses qui ont voyagé.

Les cuirs français, les produits français sont-ils de qualité inférieure à la sale camelote teutoboque? L'or français ne brille-t-il pas à côté de la terne pacotille de Pforzheim? Est-ce donc sur les belles routes de la luxuriante campagne française et non pas dans les fondrières silésiennes ou autres bordant des champs de navets ou de chardons, que vous rencontrâtes par centaines les minables *Handwerksbursche* se traînant dans des souliers éculés et répandant la culture germanique en mendiant un *pfennig*? Ce n'est pourtant pas dans les villes de la douce France, mais bien à Kœnigsberg, à Breslau, à Berlin, à Dantzig, à Leipzig, à Barmen, etc., que vous avez parcouru des quartiers où, nourris d'un morceau d'ignoble pain noir et de la cordelette du saucisson englouti par le père, grouillaient par milliers de pauvres petits êtres, hâves et scro-

fuleux, portant des loques et marchant pieds nus. — Future chair à canon, chante Zahn dans *Ueber Land und Meer*.

Bulletin n° 7, 20 août.

5. — On annonce l'arrivée de 40.000 Anglais au Havre. La population ne paraît pas enthousiasmée d'avoir à les loger.

. . . .

Bulletin n° 9 :

« L'occupation de Bruxelles est un succès pour les armées allemandes. »

Pas un mot de blâme, pas une syllabe sur le viol de la neutralité du Luxembourg, de la Belgique !

Et les autorités incitaient à la lecture de semblables infamies sur le front des troupes suisses, durant le mois d'août !

A quelque degré que l'on pût déjà descendre dans les sphères fédérales, il était néanmoins des bornes à l'abjection que je n'aurais pas imaginé que l'état-major osât franchir. Un tel oubli des convenances vis-à-vis de belligérants que, dans leur imbécillité, les adorateurs de Guillaume

s'imaginaient écrasés au premier choc avec le Dieu de Wohlgemuth ; bref, une goujaterie aussi grotesque qu'injurieuse n'excuse-t-elle pas, citoyens, tous les mépris, toutes les révoltes ?

C'est par ces mots d'indignation combien justifiée que je terminai cette publication qui scandalisa tous ces niais qui sont à redouter et qui n'ont d'yeux que pour l'infâme culture barbare, autrement dit prussienne.

Je ne veux ajouter aucun commentaire et passe immédiatement à la suite de mes impressions durant ce terrible mois d'août. Qu'il me soit permis toutefois avant d'entreprendre cette tâche, d'ajouter deux mots pour m'excuser auprès du lecteur de pousser ma personnalité en avant, à chaque tournant de ligne, pour ainsi dire, une obligation dont j'ai tenté d'atténuer les inconvénients dans la mesure du possible.

Je suis — chacun le comprendra facilement, — acculé à la fâcheuse nécessité par l'impossibilité de rendre responsable de mes sentiments même personnage épisodique, car les accusations

graves, formelles et justifiées qui se produisent en des temps tragiques ne se concilient guère avec cette pudeur du « moi », si grandement justifiée aux époques de calme.

Dans ces conditions, je ne pouvais éviter l'écueil.

LA SUISSE ALLEMANDE AU DÉBUT DE LA GUERRE DE 1914

I

Suisse allemande et Suisse française

De quel coup de massue derrière la nuque sont donc frappés ces Suisses Allemands qui inventant le péril français, souhaitent le succès des armes austro-allemandes [1]?

1. On m'affirmera plus tard qu'un major à lunettes genevois, gallophobe enragé, avait, par téléphone, signalé à Berne que 50.000 Français se trouvaient massés aux environs de Saint-Julien en Genevois, prêts à passer la frontière.

Ne savent-ils pas ce qui attend la Suisse allemande si les Prussiens restent vainqueurs?

Ne se douteraient-ils vraiment pas qu'après la défaite de ceux qui se défendent contre l'invasion barbare les cantons de Bâle jusqu'à Berne et Saint-Gall se verront annexés à l'empire sous le plus futile prétexte? Elle vous crève pourtant les yeux cette éventualité qui devrait être appréhendée même par des roturiers d'entendement aussi stupide que le sous-régent d'Interlochli et son confident, l'hôtelier Brunnentrogli, tous deux en constante admiration devant cette culture militaire prussienne dont la principale manifestation aura toujours été de meurtrir certaine face postérieure du soldat, exécutant le *Parade-Marsch*.

En cas de victoire tudesque, un lustre ne s'écoulerait pas que la Suisse Allemande, captée comme le Holstein, se verrait un beau

matin province germanique avec un von Wohlgemuth comme gouverneur. Aussi bien que Zurich ou Soleure, Berne deviendrait borusse, c'est là une des stipulations les moins voilées du livre d'or des exigences pangermaniques. Personne ne saurait contester cette assertion qui a feuilleté la littérature patriotique d'Outre-Rhin, et les membres du Conseil Fédéral, qui ont quasi tous étudié le droit à Bonn, Leipzig, Heidelberg ou Berlin, devraient être les derniers à se méprendre sur les aspirations du bourgeois teutomane de notre époque.

Après tout, il y a deux Suisses depuis 1870, et l'une d'elles porte le stigmate du servilisme et de la brutalité germano-prussiens.

Alors quoi ? demanderai-je.

Eh bien! le jour du règlement de compte avec l'Angleterre n'étant pas encore venu,

mais pointant à l'horizon, nos Conseillers Fédéraux feront sagement de donner leur démission avant clôture. Ce jour-là aussi, s'il n'a pas l'esprit de tomber de cheval, notre général en chef Wille-Bismarck-Hohenzollern agira, dans l'intérêt de la Suisse, en se fendant l'oreille, à l'aide d'un rasoir.

Cette jeune fille représente bien le type de la féconde Germania, vierge encore. Les yeux sont bleu de porcelaine; l'abondante chevelure blonde encadre le visage poupon et rosé; le buste ressort abondant et la taille est épaisse. Une largeur de canal de Suez sépare les deux hanches. Pour jolie et fraîche, Minna est jolie et fraîche. Néanmoins, de cette apparition plantureuse se dégage une inexprimable impression de fadasse soumission qui la fait encore plus ressembler

à l'impératrice d'Allemagne, type de fécondité tudesque. Ne craignez rien ; une fois mariée, Minna donnera à son heureux époux neuf enfants en huit années, pour peu que celui-ci ne le cède en rien à Sa Majesté.

Elle est née à Zurich, il y a vingt ans à peine, mademoiselle Minna, d'une mère Alsacienne et d'un père Badois, naturalisé Suisse. En ce moment, ses grands-parents maternels, très avancés en âge, se terrent dans une cave à Altkirch, où pleuvent les balles et les obus.

Debout, nous regardant avec ses yeux kaolin, la jeune Suissesse parle avec calme, d'une voix toute naturelle :

— Quel grand mal verriez-vous, Messieurs, dans une transformation de la carte, en ce qui concerne la Suisse ? Les cantons de langue allemande feraient partie désor-

mais de l'empire ; les Tessinois deviendraient Italiens et les *welsches* agiraient selon leur bon plaisir.

Cette combinaison, qui est le fond du sac de plus d'un, n'a pas germé dans ce minuscule cervelet de pucelle, dominé par des agitations d'autre nature. Minna n'a pas trouvé cela, toute seule. Elle se fait, évidemment, l'écho de son milieu, des gens chez qui elle fréquente, des bourgeois qu'elle entend, de leurs fils, lieutenants qu'elle admire. Ses frères et leurs amis, élèves d'écoles où foisonnent les régents et les professeurs, pangermanistes d'instinct s'ils ne le sont de fait, toute cette jeunesse suisse allemande, venue après 1870, court à Carlsruhe, à Münich, à Berlin, au moment des vacances si elle ne s'y rend pour étudier. Le jugement faussé dès l'enfance, ce pauvre d'esprit, bêtement, avec son accent suisse qui le trahit,

essayera d'imiter le ton *schneidig*, l'intonation arrogante du von Forstner. Il a vu d'innombrables officiers, là-bas, de l'autre côté du Rhin et il en est revenu sous le coup d'une admiration de dévôt. Dénué complètement de sens critique, prisant Blücher plus que Napoléon, tout ce qui vient des bords de la Sprée le captive et le ravit. Le reste du monde ne lui dit plus rien. D'avoir aperçu, en France, un officier s'entretenir décemment avec un soldat qui ne se tenait pas raide comme piquet, les talons joints, au port d'armes, l'a renseigné aussitôt sur la valeur des troupes de Joffre. Au premier choc, les « pantalons rouges » fuiront devant les Allemands, jusque par delà les châteaux de Touraine. Voilà ce qui, pour ces Béotiens germanisés, est certain, indubitable. Ne l'ont-ils pas entendu affirmer dans tous les cercles en Germanie ?

Flog ein Gänsrich über'm Rhein
Kam als Gagàk wieder heim[1].

Cette éducation *ad majorem Borussiæ gloriam* a porté ses fruits vénéneux. Cette béatification du *drill*, de l'organisation prussienne, de l'ordre prussien, à partir de l'école enfantine jusqu'après l'école militaire, gangrena ces Suisses allemands qui s'abaissèrent dans leur ivresse jusqu'à trouver prétexte au viol de la neutralité belge en feignant de croire que la France l'avait projetée, mais qu'elle avait été devancée par la mobilisation rapide des Prussiens.

Nos Confédérés, qui s'avilirent jusqu'à cette boue pour glorifier l'idole à leur aise, devraient nous dégoûter plus encore qu'un Bethmann-Hollweg et ses comparses, déclarant que les traités les plus solennels, les

1. Ayant franchi le Rhin, un jeune oison s'en retourna gâteux à la maison.

engagements les plus sacrés ne sont que chiffons de papier quand le Dieu des Hohenzollern ordonne de les jeter au panier pour le plus grand bien de l'hégémonie teutoboque.

Veuillez excuser mon emportement, mais cinq jours ne devaient pas se passer qu'une rencontre me confirma pleinement dans mes appréhensions sur le répugnant « état d'âme » du Suisse allemand, venu à la lumière après le traité de Francfort.

J'avais quitté Bâle pour échapper, ne fût-ce que durant une après-midi, aux beuglements de joie d'une foule d'imbéciles qui affirmaient avoir entendu le canon mitraillant les « pantalons rouges » dans les plaines d'Alsace. Ne tenaient-ils pas aussi de source certaine que Belfort songeait à se rendre?

Abattu quelque peu, je m'en étais allé du côté de Stein-am-Rhein pour revoir, si pos-

sible, la petite ville de Säckingen, située sur l'autre côté du fleuve, et où, jadis, il y a plus de trente ans, nous avions vidé mainte bouteille de vin blanc en l'honneur du charmant ironiste Victor Scheffel, l'auteur du *Gaudeamus* et du *Trompeter*. Nous ne pensions guère à mal, dans ce temps-là !

J'étais à peine assis sous la *Laube*, sur territoire suisse, regardant couler l'eau et tâchant d'évoquer des souvenirs de jeunesse qui se montraient récalcitrants, lorsque survint un officier supérieur *welsche* auquel je demandai délibérément s'il était possible de se rendre de l'autre côté du fleuve.

La glace fut vite rompue, comme il est naturel entre deux compatriotes, parlant la même langue, éprouvant les mêmes sentiments et se rencontrant en pays, disons peu bienveillant, pour ne choquer personne, et rester en-dessous de la vérité.

Assis en face l'un de l'autre, le verre en main, nous nous contons mutuellement nos désillusions qui s'aggravent de profonde rancœur. Ce que le lecteur ne croirait pas, s'il n'en était réduit à tout croire dès qu'il s'agit du mois d'août en Suisse allemande, c'est que les impressions de cet officier dépassaient encore les miennes dans l'inattendu pénible. Ses confidences, dont il ne faisait, du reste, nullement mystère, laissent, en effet, loin derrière elles mes constatations à l'eau de rose.

L'avant-veille, comme plusieurs officiers d'état-major se trouvaient réunis en train de deviser, ou plutôt de se disputer, — les *bourdons* en majorité — un Thurgovien, dépassant la borne du délire tudesque, lança en ricanant à la face des *welsches* présents l'apostrophe suivante [1] :

1. *Bourdons*, épithète appliquée, à Genève, aux Suisses allemands et par extension aux Allemands.

— Hé ! Nous pourrions bien vous en témoigner notre mécontentement, messieurs les Romands, à cette heure. Si vous n'aviez pas été là, dans les premiers jours, et si nous n'avions pas redouté que votre humeur criarde ne se fût livrée à des démonstrations insolites, nous marchions, la main dans la main, avec les Allemands sur Belfort ou sur Paris... Hé, parbleu ! Le prétexte eût été vite trouvé...

Pâle, le poing sur la garde de son épée, un Vaudois, géant de force herculéenne, aurait bondi à ces mots de crapulerie servile et se serait écrié :

— Vous auriez dû passer sur mon corps alors, mais pas avant que j'eusse cassé la tête carrée à quelques-uns...

Un colonel, avancé en âge, intervint, calma les Vaudois et on espère que l'incident n'aura pas de suites fâcheuses... pour eux.

Eh bien! vingt, cinquante témoins m'attesteront, par la suite, que la rodomontade qui décèle la trahison de cet officier thurgovien ne différait pas sensiblement, sous le rapport de l'inconscience et de l'ignominieuse impertinence, de la dialectique qui s'épanchait en agressions et en menaces dans d'autres milieux surexcités.

Ici, nous touchons du doigt la différence profonde qui sépare, de nos jours, le Suisse allemand du Suisse romand.

En dépit de toutes les proclamations et de tous les appels gouvernementaux, le fossé est là, devant nos yeux, béant.

Oui, certes ! Nous sommes plus propres qu'eux.

Alors que, sur les bords de l'Aar et du Rhin, vous rencontrerez par milliers des jeunes filles raisonnant comme Minna, vous

n'en trouveriez pas dix, dans nos cantons romands, qui souhaiteraient devenir Françaises. Alors que des milliers et des milliers de nos jeunes confédérés se résigneraient sans trop d'opposition — en cas de succès, bien entendu ! — à servir sous les aigles prussiennes, vous ne découvririez pas vingt Suisses romands qui, après le triomphe de l'humanité, aspireraient à devenir contribuables français.

Nous sommes Vaudois, Valaisans, Neuchâtellois, Fribourgeois, Genevois et nous tenons à rester Suisses.

Dans le canton de Vaud, par exemple, où le pays entier se lèverait contre l'Allemand détesté et où les sympathies pour la France furent toujours si chaudes, si enthousiastes, pas un Vaudois qui ne repoussât avec courroux l'idée de troquer la maison du syndic d'Ecublens contre Chenonceaux.

Nous aimons la France, en pays romand ; nous admirons les qualités des Français, mais nous n'avons garde d'aduler quelqu'un. Nous faisons même nos réserves, parfois absurdes, par ignorance ou manque d'adaptation, sur une foule de faiblesses de nos voisins, faiblesses qui ne nous paraissent pas très catholiques — si j'ose m'exprimer ainsi, — tout comme, eux quand il leur arrive de s'occuper de nous, savent fort bien nous donner courtoisement de salutaires avertissements. Or notre très sincère affection pour le voisin, ce naturel attachement qui autorise la critique en temps ordinaire devient d'autant plus ombrageux aujourd'hui que le merveilleux pays est victime d'une barbare invasion. Telle la nature des sympathies que nous éprouvons à l'égard de la France, bienveillante et pacifique.

Au contraire, pour vous les Suisses allemands dégénérés d'aujourd'hui, plus la Prusse se comporte arrogamment, bestialement, plus vous admirez sans jamais concevoir le moindre blâme, tant que vous la croyez victorieuse.

Entre nous, vos courbettes nous paraissent répugnantes. Le *Deutschland über Alles* vainqueur vous éblouit jusqu'au chancellement suivi de la chute à plat ventre dans le sable poméranien. Le fruit est mûr, l'empire allemand peut le cueillir.

Chez nous, en Suisse romande, la question par rapport à la France ne pourrait même pas être posée. Elle est inexistante.

Ce pays voisin, que des inclinations plus douces, une compréhension plus élevée des conditions essentièlles de la civilisation ramènent vers un idéal plus humain que celui de l'Allemagne militaire et domesti-

quée, la France républicaine n'a aucune velléité de conquête sur le continent. Elle n'empocherait même pas Calvinopolis, si ces trafiquants de Borusses venaient à lui offrir la Rome protestante sur plat d'or.

La France laisse chacun libre, tandis que la Germanie ne rêve qu'armements, extension, viol, annexions et tributs de guerre par milliards. Discret, respectueux des devoirs de l'hospitalité, le Français n'abusera pas d'une situation favorable à l'étranger, tandis que, dans l'exaltation de son culte pour l'hégémonie, l'Allemand, depuis 1870, profite de toutes les circonstances pour trahir ceux qui le reçoivent sans défiance. Nous avons trente mille Gaulois à Genève qui ignorent ce que peut bien représenter le Conseil Fédéral suisse. Nous avons plus d'un million de Teutoboques, en Suisse, qui, avec appareil photographique, inspectent nos vil-

les et nos campagnes, rectifient nos cartes d'état-major et dont plus d'un — j'en tiens la gageure, — s'est introduit, par effraction, au sein d'une *landsgemeinde* [1].

Dans cette discordance extrême, vous, les Suisses allemands, vous trouvez excuse aux déprédations teutonnes, tandis que nous, les *welsches*, nous les déclarons ignominieuses de fourberie lâche.

Depuis 1870, pour peu qu'il soit patriote, l'Allemand aristocrate, bourgeois ou prolétaire, naît espion et se comporte en espion où qu'il se trouve. Et la présence de ces cafards, notoirement connus souvent, ne vous fait pas bondir ?

Vous le savez pourtant mieux que nous : depuis que son rêve de domination le hante, l'Allemand, peuple plus moutonnier que nul

1. Assemblée populaire légiférant dans les cantons primitifs.

autre, espionne méthodiquement, opiniâtrement, religieusement [1].

Et vous avez le front, vous Suisses, de tomber en pâmoison devant cette vilaine

1. Ils sont inimaginables, ces espions allemands.

Au mois d'août, j'ignorais encore les agissements du colonel Otto von Ulrich,qui fut condamné, en octobre 1914, à quatre ans de prison pour espionnage par le conseil de guerre à Genève.

Reçu sans défiance par la haute société financière, ce vilain merle, colonne du *Deutscher Verein*, avait, entre autres renseignements, établi au plus près la fortune des financiers et des familles riches du canton. Grâce aux « tuyaux » fournis par des intermédiaires, employés de banque allemands, il se trouvait mieux renseigné que notre ministre des Finances, chargé depuis des années d'appliquer l'impôt sur le revenu. Toujours pratique au plus près, Otto von Ulrich allait jusqu'à signaler à Berlin les objets de valeur et les tableaux de prix qu'il avait remarqués chez ceux qui le conviaient à dîner. Ce financier calviniste possédait un Troyon et cette femme de notaire une rivière de diamants.

L'oiseau parvint à s'échapper au moment de l'arrestation. L'empereur, à son retour, récompensa le serviteur dévoué en le nommant gouverneur d'une ville,ce que je n'ai jamais vérifié à défaut de m'en informer.

Suivant d'aucuns, la nuée d'espions allemands qui s'est abattue sur le canton frontière depuis quelques années indiquerait que le plan de l'état-major était de se rabattre sur Genève-la-Riche, une fois la France conquise.

Oh ! pourquoi pas ? La preuve en est dans les papiers du colonel Otto von Ulrich : aussi bien que Bâle et Zürich, Genève aura l'honneur d'être rançonnée, tôt ou tard, à moins que la *Deutsche Kultur* ne nous brûle la politesse en s'éclipsant devant la Triple-Entente.

Prusse féodale qui honore d'aussi vilains personnages ?

Allez ! Vous aurez beau, plus tard, prodiguer les *bulletins* d'apaisement et de concorde, le contraste entre les deux Suisses, la guerre actuelle l'a fait éclater aux yeux de tous violent, implacable peut-être.

Si la barbarie est anéantie, vous viendrez à nous, patelins et doucereux, en mettant les Prussiens au ban de la civilisation.

Si la justice et le droit succombaient, nous, Suisses français, nous deviendrions des ilotes, car le *drill* prussien n'accorde pas quartier et votre ambition sera alors plus que jamais d'imiter les instructeurs en Alsace.

Que la *Deutsche Kultur* me pardonne l'aphorisme suivant :

L'Allemand est instruit, mais bête.

Le Français est naïf, mais intelligent.

Et si les Allemands sont bêtes, c'est un peu à leur fameuse organisation, à leur esprit d'obéissance qu'ils le doivent, à ce *drill* intellectuel, contempteur de la personnalité. Trop d'obéissance nuit.

C'est ce qui, du reste, arrive aux universitaires de tout pays qui n'osent pas aller à l'encontre de la thèse du Maître, du dogme scientifique. Cuvier affirme, donc cela est ! Charles Darwin, Pasteur et tant d'autres n'eussent probablement pas été les initiateurs qu'ils ont été s'ils avaient écouté l'enseignement discipliné de *l'Alma mater*. Et cet esprit de discipline, les Allemands le sucent avec le lait de la mère, aussi ne créent-ils point. Partout, dans tous les domaines, en science comme dans l'industrie et le commerce, ils suivent les autres nations. Ils étendent, ils agrandissent, ils

perfectionnent, ils éparpillent, ils s'inspirent et font *Kolossal* souvent sur le sol mouvant, mais ils n'innovent pas.

Plus de mille *Geheime Räthe* physiologistes travaillent avec des microscopes perfectionnés dans des laboratoires qui sont des palais, sur une seule expérience de Claude Bernard, qui vivait dans un couloir obscur du collège de France.

L'Allemand est instruit, mais bête.

Le Français est naïf, mais intelligent.

Or vous, Suisses allemands, vous êtes extrêmement attachés aux gens instruits, surtout lorsqu'ils sont officiels et armés jusqu'aux dents alors que, pour nous, les *welsches*, la naïveté gardera toujours son charme même dans le malheur.

II

La Tache

Les journaux annoncent que l'on commence, dans la Suisse française, à organiser des secours pour ces malheureux Belges que la sauvagerie allemande pille et massacre. A Neuchâtel, à Lausanne, à Genève, à Fribourg, les populations ont été secouées en lisant les péripéties du drame.

Ici, en Suisse allemande, je note une sorte de gêne qui ressemblerait peut-être à de la honte, si le sentiment d'embarras se manifestait plus clairement. Mais il est obscurci par le besoin de plastronner. Que voulez-vous ? Il y a tant de hautes personnalités dans les administrations, dans le commerce et

l'industrie, tant d'Allemands américanisés, tant de bourgeois cossus, tant de banquiers qui exultent en attendant, pour le 15 septembre, la capitulation de Paris qu'un appel en faveur de ces imbéciles de Belges qui n'ont pas su comprendre leur véritable intérêt serait faire acte de sentimentalité inopportune. Ce n'est pas le moment. Bien pis, ne serait-ce pas indisposer la Prusse victorieuse?

Ainsi raisonnaient-ils entre quatre yeux.

Quelle honte ineffaçable pour l'èmpire allemand que ces collectes qui vont se faire dans le monde civilisé ! Quelle fleur de lis appliquée sur l'épaule germanique que cet élan de pitié infinie chez tous les cœurs nobles pour ces admirables Belges ! Et beaucoup de cet opprobre n'entache-t-il pas ceux d'entre les Suisses allemands qui se font ainsi les complices de l'ignominie prussienne ?

Autrefois, vous disiez sans grande méchanceté : « Grattez le Russe, vous retrouverez le Tartare. »

Aujourd'hui, vous dites avec haineuse aversion : « Grattez le Prussien, vous retrouverez le barbare. »

Il n'y a pas place pour l'équivoque.

Violer la neutralité de la Belgique, au vingtième siècle, est l'acte infâme d'un gouvernement barbare et, après les exactions perpétrées, tenter, devant l'unanime réprobation des hommes civilisés, d'audacieuses explications, c'est, à la rigueur, se comporter en fripon avisé auquel le mensonge ne coûte rien, mais on n'en reste pas moins un Vandale pour cela.

III

« Französischer Spion! »

Rarement la bêtise humaine ne s'est dévoilée dans des proportions aussi cruellement paradoxales.

Le Suisse allemand voit partout des espions..... français.

Déjà dans les rues de Lucerne ou de Zoug, d'Olten ou d'Aarau, la surprenante constatation s'est imposée. Pis encore, dans les brasseries et restaurants. A Bâle ou à Zürich, n'importe qui remarquera que l'appréhension contracte les traits du visage de l'autochtone.

Vous venez de demander à la sommelière une consommation et un journal de Paris. Vous vous exprimâtes en langue française.

Aussitôt, les têtes à lunettes d'or à 8 karats des *Stammgäste* de se tourner vers vous qui ne pensez point à mal, et de vous dévisager des pieds à la tête, avec une lueur de menace dans l'œil, une animadversion querelleuse dans l'attitude. Pour peu qu'aiguillonné vous poussiez l'aventure plus loin, vous observerez que la *kellnerin*, fort empruntée subitement, paraît avoir complètement oublié qu'elle a passé deux ans à Neuchâtel et à Montreux pour y apprendre le métier et le français.

Mais déjà les têtes à lunettes d'or se sont rejointes, formant le cercle, et déjà vous les entendez répéter dans leur dialecte caillouteux :

— *E Spion! E französischer Spion, säge der! Gwüss isch es e französischer Spion*[1] *!*

N'est-ce pas symptomatique?

1. « Un espion français! Je te dis que c'est un espion français. C'est certainement un espion français. »

Dans leur morne stupidité d'idolâtres de l'Allemagne casquée, ces butors n'ont plus même l'air de se douter qu'il existe des Valaisans, des Fribourgeois, des *welsches*, leurs Confédérés, qui souvent ne parlent pas la langue de Guillaume II et qui n'en sont pas moins honnêtes gens pour cela.

Dans leur surexcitation, ces crapoussins de *philister*, de bourgeois à courte vue, n'ont plus l'air de se douter que des milliers et des milliers d'Allemands prussianisés, espions de race maintenant, parvenus à la maîtrise, les coudoyèrent pendant près de quarante-quatre ans, étudiant le pays et les habitants, les moyens de défense et le rendement des fortunes publiques et privées pour étoffer les rapports confidentiels à expédier aux *Kaiserl-Königl-Behörden* et à la société de propagande germanique, subventionnée de la Wilhelmstrasse à Berlin.

La Suisse grouilla de reptiles à la Wohlgemuth, et ces niais de Confédérés osent proférer le mot espion quand ils entendent parler français !

Demain, lorsque je me retrouverai à Genève, à Paris ou à Villefranche-sur-Mer, s'il arrive à un Suisse allemand de prononcer à une table voisine un seul *keibe* ou un unique *schneurre*[1], j'élèverai aussitôt la voix et parlerai d'espion allemand, en le regardant de travers.

Che volete ! Aux heures calamiteuses, malgré le dégoût qui vous étreint, il faut se résoudre à s'abaisser au niveau des gens avec lesquels on a maille à partir.

1. *Keib* et *Schneurre*, patois suisse. Termes grossiers, fort en usage malgré leur trivialité et qui signifient : boug... et gueu. .

IV

Nom allemand!

Hier, dans cette maison amie, désormais étrangère, la discussion se déroula violente à faire trembler les vitres. C'est souvent stérile, mais cela soulage. Comme l'objet du débat intéresse directement des milliers de citoyens des deux mondes, je n'hésite pas, quoiqu'il s'agisse de mon nom, à en relater les phases, certain que les von Du Vernoy, von Brassier de Saint-Simon et von François d'*Unter den Linden* en tireront aussi bien profit que les Oberkampf, les Haussmann et les Müller de Paris.

— Comment n'as-tu pas honte, me crie

d'un bout de la table à l'autre le correspondant de l'*Entlibucherschapzigerbieter*, toi qui es d'origine allemande, qui portes un nom allemand, de parler en ces termes contre l'Allemagne ? Mais tu es plus Français qu'un Déroulède !

Permettez! Je ne suis pas plus Français que Serbe, pas plus Russe qu'Anglais; mais je suis un homme libre, civilisé, qui proteste de toutes ses forces contre des sacripans, fous de superbe, qui sont un danger mondial; je suis un Suisse qui invective les Suisses applaudissant à ces attentats par adoration pour la force brutale.

Et d'un.

Quant à l'origine, que m'importe-t-elle si la terre natale de mes ancêtres paternels, frondeuse, mais pacifique jadis, s'est transformée sous le *drill* prussien — odieux à tous les miens — en un corps de garde, sor-

didement bestial et détrousseur? Quel est celui qui,ayant aimé Gœthe, trouverait quelque charme à von Forstner? Quel pèlerin de Weimar, s'il n'est devenu podagre intellectuel, prônerait l'Allemagne du *Kronprinz* et de la *Sieges-Allee*[1].

Mon grand-père, docteur réputé savant en son art à l'époque, professait la médecine à Giessen, la ville universitaire de la Hesse, coin de terre celtique, s. v. p., et point visigoth, vandale ou wende comme la Prusse. Vers 1840, à la suite d'un triomphe de la réaction, le professeur Guillaume Vogt accepta l'offre que lui adressait l'université de Berne. En récompense des services rendus, le gouvernement bernois, quoique conservateur alors, offrait, au début de l'année 1850, la bourgeoisie d'honneur au chef de

1. La *Sieges-Allee*. L'Allée du Triomphe, à Berlin, où se trouvent alignés, à la queue leu leu, les Hohenzollern, statufiés dans le marbre au lieu de glaise.

clinique médicale, distinction appréciable et qui n'allait pas sans certains avantages matériels. Seulement, ils y mettaient une condition, les Messieurs de Berne. Cette bourgeoisie ne serait point héréditaire, le fils aîné Carl s'étant mal conduit au Parlement de Francfort, en 1848, où il siégeait à gauche.

Le professeur Guillaume Vogt ayant refusé, la petite ville radicale d'Erlach, sur les bords du lac de Bienne, le nomma citoyen, lui et ses descendants.

Par conséquent, me voilà Suisse neuf ou dix ans avant ma naissance.

En 1849, chassés d'Allemagne par les armées autrichiennes et prussiennes — elles se retrouvent toujours dès qu'il y a un mauvais coup à faire, ces deux harpies causant la famine et la désolation ! — les libéraux Allemands s'étaient éparpillés un peu par-

tout. Mon père ne fit que passer par Berne pour retourner à Paris, qu'il préférait à Berlin, et où il avait vécu des années heureuses qui ne s'effacèrent jamais de son souvenir. Carl Vogt parla toujours avec une joie attendrie de cette belle époque passée au Jardin des Plantes et de l'accueil franc, simple et cordial dont il fut l'objet de la part des savants français.

En 1870, dans ses *Lettres politiques*, traduites sur la demande de Nefftzer, directeur, par Alfred Marchand du *Temps*, le professeur de Genève protesta contre l'annexion de l'Alsace et dénonça les tendances du pangermanisme. Fidèle à ses principes, répudiant toute compromission, il se brouilla alors avec la plupart de ses vieux amis de 1848 qui s'étaient rangés sous la bannière des Hohenzollern, parce que victorieuse.

Une fois dégrisés par les allures hautaines

de Bismarck, ils revinrent à lui, la main tendue, avouant leur erreur, qu'ils disaient passagère. Ils avaient peut-être fini par vaguement comprendre le sens prophétique des lignes que Carl Vogt écrivait le 14 octobre 1870 :

L'Alsace pourrait être comparée à une belle femme allemande qui se serait enfuie avec un Français corrompu — tous les Français sont, d'après les dires officiels, corrompus, et le plus digne d'entre eux est encore un monstre immoral en comparaison des Allemands. Ayant épousé ce ravisseur, cette transfuge se trouve heureuse en ménage. Mais on veut maintenant la ramener de force dans les bras de son mari. Beaucoup de gens en Allemagne trouvent la chose légale et naturelle, la loi décrétant que la femme n'a pas de volonté propre.

Mais, à côté des hommes qui se laissent guider, surtout par des raisons de sentiment, il y en a d'autres qui ne poursuivent que leur intérêt personnel; il nous sera bien permis d'examiner leurs mobiles. Dans mon sentiment, il n'y a, au fond de l'appareil lourd et solennel des revendications de

Bismarck et de Moltke, rien d'autre que le désir de perpétuer en Allemagne l'état militaire de fer qui existe, et de tenir éternellement toute l'Allemagne asservie à la discipline inflexible de la Prusse, au seigneur et maître ivre de la dynastie des Hohenzollern, et à la Providence, représentée sur la terre par le gouvernement prussien.

Avouons que les Allemands libéraux n'auraient pas dû rester les seuls à méditer sur ces paroles d'octobre 1870. Et sur celles-ci, publiées trois pages après :

... On se défie des assurances du directeur de la politique prussienne, M. de Bismarck, et l'on est forcé de s'en défier aussi longtemps qu'il se dégage, au moyen des plus misérables sophismes, du lien des traités qu'il a lui-même conclus. Dût-il crier, s'écrier mille et mille fois : Ma politique est une politique honnête ; j'aime la paix ; je ne veux pas de conquête : toutes ces protestations tombent devant les traditions de la maison des Hohenzollern, la guerre de 1866, la paix de Prague et la clause des districts du Schleswig du Nord ; ces assurances tombent devant les visées d'un gouvernement qui, avec des caisses bien remplies, est toujours armé

jusqu'aux dents, et dont les organes répètent chaque jour que les petits Etats ne sont pas nés viables.....

Il ressort de là que, si je devais éprouver de la honte en attaquant le régime prussien, je ne serais plus le fils de mon père, malheur qui arriva à certain Hohenzollern, si nous en croyons Gneisenau.

En somme, je ne suis que l'écho des pensées de Carl Vogt, à quarante-cinq ans de distance.

Qu'ai-je donc d'Allemand prussianisé en moi, je vous le demande en toute confiance? Il ne m'est pas encore arrivé de casser des vitraux à Reims ; je n'ai jamais volé de pendule ; je ne crois pas avoir mis le feu à une maison ; j'ai toujours respecté ma parole d'honneur et continuerai à le faire, hormis le cas où j'aurais affaire avec un Prussien ; enfin, je n'ai pas encore reçu de coups de

pied dans le derrière d'aucun de mes supérieurs. Je me déclare donc, en toute humilité, indigne d'être un Allemand du XX[e] siècle.

Ajoutez que ma mère appartenait à une très ancienne famille de l'Oberland bernois et que l'un de mes grands-oncles maternels est mort, engagé volontaire, soldat de Ney, lors de la retraite de Russie.

— Réfléchissez un instant, dis-je à mes interlocuteurs, en terminant ce plaidoyer *pro domo*. Vous ne voudriez pourtant pas que je changeasse mon nom comme l'a fait votre général Vuille-Wille-Bismarck.

Deux des assistants convinrent, au milieu du brouhaha, que l'étiquette *made in Germany* [1] ne pouvait m'être rigoureusement appliquée.

1. Plus tard, fin septembre, après la saisie de ma brochure, nombre de bourgeois de Genève reçurent une carte postale, libellée en ces termes et où la bêtise le dispute à l'anonymat :

« Fils d'Allemands, petit-fils d'Allemands, arrière-pe-

Les autres persistèrent. Quelles têtes de pioches, ces *Boches!*

Cette obstination tudesque me mit hors de moi.

— Mais, vous Prussiens, m'écriai-je, si vous ne personnifiiez pas toutes les plus arrogantes insanités, vous devriez être les derniers à reprocher à quelqu'un portant nom allemand son aversion pour Berlin. En effet, avant 1870, le régime prussien n'était-il pas l'objet constant des risées de la Confédération germanique? Ces Prussiens empesés, dont l'infatuation sous le casque forçait la plaisanterie, n'étaient-ils pas le point de mire des sarcasmes tudesques? De grâce, Messieurs, laissez-là le bouillon Zahn[1] et dégustez l'ambroisie Henri Heine.

tit fils d'Allemands, salir mon nid est un régal sans égal.
Signé : WILL VOGT.

Ceci, par contre, nul n'en disconviendra, est bien *made in Germany*. Jet de salive de la presse reptilienne.

1. Romancier et guide, poète et « bistro », le propagan-

Ne vous souvient-il pas qu'après une longue absence, après un long séjour à Paris — *proh pudor !* — ce Prussien, de Hambourg, si je ne me trompe, d'une ville libre, si je ne m'abuse, ce prince des poètes qui n'a pas de statue en Allemagne, passa le Rhin ?

Arrivé de l'autre côté du fleuve, il se butait à des von der Goltz et quelques autres von Forstner du temps. Lui qui revenait de France et qui était un homme de haute culture, il ne put retenir son rire en voyant

diste pangermaniste Zahn, tenancier du buffet de la gare à l'entrée du tunnel du Saint-Gotthard, est bien des choses à la fois. Seulement, ce qui n'a pas encore été tiré au clair jusqu'à présent, c'est de savoir si ce « *mastroquet* » élégiaque est suisse ou allemand. Personne ne saura vous répondre avec assurance à ce sujet.

Au début de la guerre, M. Zahn publia une poésie délirante en l'honneur des armées teutonnes dans *Ueber Land und Meer,* journal illustré de Stuttgart. Justement indignée, une dame vaudoise protesta véhémentement. La presse fédérale et même le *Journal de Genève* essayèrent d'atténuer la fâcheuse manifestation du buffetier. Inutile d'ajouter que ni l'autorité militaire ni le Conseil Fédéral n'inquiétèrent le manifestant teutoboque, alors que, si quelque poète romand eût publié une platitude analogue en l'honneur des alliés, l'audacieux se serait immédiatement vu traduit devant le conseil de guerre.

ces bicéphales prétentieux et pommadés, se tenant raides dans leur corset :

Sah wieder preussisches Militär
hat sich nicht sehr verändert.
. . . .
Noch immer das hôlzern pedantische Volk,
noch immer ein rechter Winkel
in jeder Bewegung, und im Gesicht
der eingefrorne Dünkel.
Sie stelzen noch immer so steif herum,
so kerzengerade geschniegelt,
als hätten sie verschlucht den Stock
womit man sie einst geprügelt [1].

Ces vers inspirés, Messieurs, l'Allemagne, avant 1870, les récitait par cœur.

Et, en 1848, n'était-il pas empreint d'ironie ce rêve des parlementaires d'une Alle-

1. Je revis du militaire prussien. — Il n'a pas beaucoup changé.
C'est toujours le même peuple pédant, taillé dans du bois, — c'est toujours le même angle droit, — l'outrecuidance figée dans chaque mouvement et sur le visage.
Ils se pavanent toujours aussi raides, aussi droits que cierges, comme s'ils avaient avalé le bâton avec lequel on les roua de coups jadis.

magne unie, studieuse et recueillie avec, montant la garde, la Prusse, tout juste bonne à ce métier de sentinelle ?

Du reste, et vous l'appréhendez peut-être, le jour où la Prusse sera réduite aux limites de 1807 et les Hohenzollern recueillis dans des asiles d'aliénés, l'Allemagne, revenue de ses saccades impérieuses, poussera, plus fort que les autres nations, un immense soupir de soulagement. Retournée à 1848, elle sera toute Jaurès et chantera la *Marseillaise de la paix*, traduction Zahn.

Vous devriez donc être les derniers, vous les admirateurs de l'empire allemand, à vous effaroucher devant un contempteur portant nom tudesque et qui, en somme, ne fait que suivre la vraie tradition germanique en combattant l'oppression prussienne.

Citez, si vous le pouvez, un écrivain souabe bavarois, hanovrien, saxon, eût-il été favo-

rable à l'unité allemande, qui ait manifesté des sentiments d'admiration pour le régime prussien et pour celui qui l'incarnait alors aux yeux de tous. Avant 1870, l'Allemagne entière pensait, comme pensèrent encore, après l'annexion de l'Alsace, les Georges Herwegh, les Ludwig Simon, les Carl Vogt et quelques rares socialistes : les Prussiens sont bouledogues, à craindre et race haïssable. Reprenez les journaux, les revues, lisez les comptes-rendus des concerts populaires où le *clou* du programme n'est autre qu'une satire politique, partout, dans tous les milieux, la même note : la Prusse détestée, bafouée.

Le succès des armes atténua ces sentiments de répulsion, nous sommes d'accord. Serait-ce une raison pour disqualifier ceux que le triomphe n'a su transformer aussi radicalement ? Celui qui plie l'échine devant

l'usurpateur glorieux peut-il prétendre au droit de critiquer le citoyen resté fidèle au passé, certes supérieur au présent ?

Les Allemands de jadis détestaient donc la Prusse, et il en est encore quelques-uns qui continuent à voir dans cette nation rapace, aux aspirations féodales, une race pernicieuse, un fléau. M'est avis qu'ils n'ont pas tort.

Cependant, de l'autre côté de la barricade,on méprisait, animé d'une fureur constante, ces *dumme Schwoben*, ces Souabes idiots, et ces Bavarois crétins. Relisez, de grâce, les discours du *poivrot* Bismarck, fondateur d'empire, bien malgré lui. Mais il détesta cordialement l'Allemagne, et cela jusqu'au déclin de sa vie, ce chancelier de fer, resté *yunker* de la Marche de Brandebourg !

Est-ce vraiment si beau, de la part de ces

Allemands du Sud, que de fléchir humblement le genou devant le maître qui n'a guère changé, lui ?

Mais il y a mieux encore. Vous vous chargez vous-mêmes, vous et vos modèles, de prouver votre absurdité lorsque vous reprochez à quelqu'un portant nom allemand de haïr l'Allemagne prussianisée de nos jours.

En effet, quel est donc le héros que la Germanie entière respecte,honore, glorifie, adore à l'égal de Bismarck et de son maître ?

Quel est le demi-dieu que l'Allemagee place à la droite du *vieux Lehmann* [1]?

Quel est l'irréprochable paladin des temps héroïques dont la photographie grand for-

1. *Der alte Lehmann*,sobriquet que les socialistes avaient donné à Guillaume Ier.
Le prononcer en présence d'oreilles attentives coûtait un an de prison.

mat orne le cabinet de travail de maint colonel suisse allemand ?

Fils de Danois, petit-fils de Danois, arrière-petit-fils de Danois, le lieutenant danois Moltke quitta sa patrie pour s'engager en Prusse, dans le but d'améliorer sa situation pécuniaire.

En 1864, le général de Moltke, chef d'état-major du *Prince Cravache*, Frédéric-Charles, envahissait le Danemark et faisait mitrailler ses concitoyens, ses parents.

Ce feld-maréchal, duc prussien, est, par conséquent, le plus sinistre traître à sa patrie vaincue, écrasée par le nombre, que l'Histoire ancienne et moderne puisse citer dans ses annales. Que les Prussiens mettent donc une sourdine à leurs imprécations contre adversaire portant nom germain.

Cependant, si le blâme teuton ne saurait atteindre personne, le vitupère argovien,

bâlois ou lucernois pourrait encore vous ébranler, suivant l'heure et le moment. Mais que, sur cette question, eux aussi, nos confédérés veuillent bien se montrer d'une réserve prudente, car, qui sait ? l'Allemagne, la Prusse victorieuse, il pourrait se faire que plus d'un officier suisse allemand, nourrisson des Hohenzollern, ne prît modèle, par ce seul côté, s'entend, sur von Moltke, traître à sa patrie.

V

La Prusse à la remorque

Loin d'être supérieur, au point de vue intellectuel,à l'Allemand du Sud, le Borusse lui est inférieur. Quelque chose comme la distance qui sépare généralement un officier du génie ou d'artillerie d'un capitaine de cuirassiers, qui fait tourner les têtes des femmes que le fer-blanc éblouit. Aussi l'Allemagne a-t-elle subi le joug, après Sedan, alors que Bismarck, tremblant d'angoisse, craignait le contraire.

Dans son abdication, la blonde Germania chargea la Prusse de son ambition, de sa force au dehors parce que, comme l'écrivait déjà

Quinet, le Prussien est plus avide, plus ardent, plus exigeant.

C'est à partir de 1870 que les Allemands sont devenus des brutes empanachées. Le pont qui reliait la bonhomie germanique à la conception humanitaire gauloise ayant été rompu violemment par la Prusse, bardée de sa cuirasse féodale, les dociles Teutons retombèrent à l'état barbare du Maître, qui est celui de tout subordonner aux préparatifs de rapt et de viol par droit de conquête.

Cette béatitude des temps présents à se complaire dans le mensonge et à se conduire en fripouilles du plus bas étage ne pouvait sans injustice être signalée dans le tempérament de l'Allemand de jadis, décrit par Balzac et tant d'autres. Elle lui fut inculquée par le dominateur d'autre race, par le Prussien Visigoth, Wende ou Hun, ou plutôt les

trois à la fois. Cette effrontée jactance dans la duplicité n'était pas teutonne ; elle n'était nullement souabe, pas même bavaroise. Elle leur vint de Brandebourg et alentours. La douceur rêveuse d'un Schiller s'épanouit à l'antipode de l'outrecuidance imbécile d'un Treitschke.

Ce souverain mépris de l'inférieur, cette indifférence blasonnée d'envoyer au carnage inutile deux, six, vingt mille *Kerls,* ce n'est point de conception allemande et, si tel général badois ordonna le stérile massacre, c'est que la sauvagerie prussienne anime maintenant ce disciple, formé à l'école militaire de Berlin.

Depuis 1871, l'Allemagne consiste en une agglomération de fonctionnaires ou de civils enrégimentés, dominés par des niveleurs sauvages et prétentieux qui ravalent ceux qu'ils dominent à l'état de machines.

Depuis 1871, la France n'existe plus pour l'Allemagne et, depuis cette époque, celle-ci déclina, chutant, à grandes fanfares ou par pénétration, dans l'imposture, le médiocre et la camelote.

Frédéric le Grand, le seul prince prussien que l'on puisse citer qui, pourtant, n'était pas sans tares, comprit seul l'élévation salutaire de l'influence de la France sur la brute. Contentons-nous de ce seul passage :

La France et l'Angleterre sont les deux seuls Etats où les arts soient en considération ; c'est chez eux que les autres nations doivent s'instruire.

... Les arts et les sciences ont toujours été les enfants de l'abondance. Les pays où ils ont fleuri ont eu un avantage incontestable sur ceux que la barbarie nourrissait dans l'obscurité. Outre que les sciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes, je me trouverais fort heureux de pouvoir les amener dans nos climats reculés, où, jusqu'à présent, elles n'ont que faiblement pénétré.

En ce temps-là, le buste de Voltaire ornait

le petit salon Louis XV de Remusberg.

Aujourd'hui, dans la plaine marécageuse de Leipzig, s'enfonce une masse énorme de matière brute à la gloire d'une bataille sans prestige, d'une victoire due partiellement à la trahison.

L'influence salutaire de la France sur le cerveau allemand!

Reprenez vos auteurs d'antan, ô Teutons, au lieu de secouer vos bajoues aux caroncules écarlates depuis 1780. Vous y constaterez que l'Allemagne scientifique, après des siècles de métaphysique empirique, n'a jamais été qu'une résonnance des autres nations, et notamment de l'Angleterre et de la France. Sauf en Musique, où, exception confirmant la règle, Beethoven, à l'égal d'un Vinci ou d'un Michel-Ange, domine le monde, les Allemands sont des répercuteurs et non des initiateurs. Quant aux Prussiens,

mieux vaut ne pas les citer. Lorsque vous dites : Le XVIIIe siècle, l'on vous entend à merveille et personne au monde de songer à Frédéric II, roi de Prusse, un génie pourtant.

Le fait est là patent et vous aurez beau nous citer des noms, certes glorieux, de *Geheime Räthe* première classe, avec ceux de deux grands solitaires, Hertz et Rœntgen, dans tous les domaines, en mathématique, en chimie, en médecine, en art, etc., les pionniers, les *Bahnbrecher* sont anglais, francais, rarement germains. La chimie moderne repose sur les découvertes de Lavoisier, et si Liebig est Liebig, il le doit en partie d'avoir travaillé à Paris. Certes Leibnitz est grand; mais Descartes est venu avant lui. Evidemment Helmholtz et Virchow sont d'incontestables autorités, mais chirurgie et médecine modernes marchent dans la voie indiquée par Lis-

ter et Pasteur. En sciences naturelles, vous entendrez longtemps encore parler des géniales intuitions d'un Lamarck, d'un Buffon et de la théorie de Darwin, mais fort peu, j'imagine, des innombrables *mittheilungen* des deux Ajax Hertwig, dont l'un doit être, pour le moins, *Rector magnificus*, à la tête d'un laboratoire *Kolossal.*

Y en aurait-il un parmi vos lettrés osant mettre en parallèle l'extraordinaire chevalier Desgrieux et cette saucisse de Werther?

Quel génie, dans l'univers entier, a lu et médité plus profondément les écrivains français que Goethe, de Francfort-sur-Mein, jadis ville indépendante?

Certes, votre historien Treitschke vous apprend que tout ce qu'il y a de beau et de sublime dans l'espèce humaine lui vient de la race germanique, mais il en est un autre, plus grand, né en Thuringe, Léopold Ranke,

biographe de Rabelais et des Papes, qui, à diverses reprises, proclama l'infinie gratitude qu'il devait à Philippe de Comines ainsi qu'à Voltaire, appelé par lui le créateur de l'histoire moderne.

Jadis, sous l'influence de Lamarck, de Diderot, de Bichat et de Geoffroi Saint-Hilaire, Ernest Haeckel, le grand disciple de Darwin, écrivait d'admirables œuvres, limpides et éveillées, en dépit de certain pédantisme philologique et philosophique; depuis son évolution pangermaniste, l'insurgé de naguère, devenu alchimiste, s'arrache à un nuageux monisme pour mieux s'empêtrer dans une saumâtre contemplation du *drill* hegelien, militaire et intellectuel.

Quant à vous, Suisses allemands d'aujourd'hui, rappelez-vous que vos pères considéraient le Prussien comme un féodal, détrousseur de grands chemins. Et après ce pieux

retour, emparez-vous de l'œuvre de votre illustre historien Johannes von Müller, qui s'applaudissait « de voir que tout ce qui était vieux, rouillé, insoutenable périt, et périt par la France. »

Eh oui! la France, c'est là le laboratoire, et non point la Prusse.

Et puis, ceci entre nous, il y a des Buckingham en Angleterre, des La Trémouille en France, des grands d'Espagne et des Colonna en Italie, pas en Prusse. Que voulez-vous que j'y fasse? Un Prussien peut être noble, duc, prince *Von und Zu,* ce ne sera jamais un gentilhomme.

Je ne veux pas allonger. A quoi bon? Seule, une défaite de l'armée prussienne pourrait convaincre les Allemands et leurs adeptes, tous démoniaques du Moyen-Age, frappés de démence communicative. Ce jour-là, il est vrai, nous verrons les moins abâtardis

parmi leurs intellectuels reconnaître ce que la pensée humaine doit à Balzac,à Michelet, à Claude Bernard, à Littré, à Flaubert, à Lamartine, à Verlaine, à Pasteur, à Berthelot, à Henri Poincaré,à Manet, à Rodin, etc., etc., pour ne citer que quelques noms d'entre ceux qui se pressent sous ma plume.

Et ce que leurs généraux empesés apprendront encore à l'école de Joffre, si tout marche à souhait!

« Mince du peu! » comme dit Gavroche.

VI

Finances

Zürich, c'est le berceau de nos infortunes financières, c'est le foyer où vinrent se réchauffer les emprunteurs allemands que M. le conseiller fédéral Schulthess, ses prédécesseurs immédiats et nos directeurs de banque recevaient en leur tendant dévotement le bas de laine helvétique, largement ouvert.

Les débuts remontent assez haut.

La conquête débuta par l'envoi d'hommes d'argent de Carlsruhe, de Stuttgart, des voisins. Puis s'abattirent sur la *Nationalbank* — notre Banque de France, à nous,

en somme, — les Ach und Krach de Berlin, qui firent fureur dans les salons du *Schweiz-Preussischer Viertel.*

Comme il apparaît, ce tripotage fut manigancé ingénieusement. D'abord des uhlands, des directeurs qui engagèrent les négociations et, au moment de terminer, pour enlever la position, des *Herr Baron* et des *Geheimer Rath Erster Klasse* avec croix et le titre d'excellence.

Allez donc leur crier casse-cou à nos Bourgeois gentilshommes de la cote, quand un von, un zu Purzelbaumhausen emprunte à la maison mère helvétique cinq cent mille francs, deux millions sur des châteaux qui vaudraient dix fois plus s'ils se trouvaient vraiment en Espagne. Allez retenir nos argentiers éblouis par les reflets du casque brillant au soleil, quand un commensal du prince Eon, confident de l'empereur, daigne

toucher à leurs guichets des millions, moitié or, contre garanties plus mouvantes que les sables du sol propice à la culture du chardon prussien que nos Suisses allemands prennent pour un artichaut.

Enhardissez-vous à tempérer le zèle de MM. Zemp, Schulthess et autres magistrats militairomanes qui, dans leur abandon béat, livrèrent aux *Hungerpreussen* le Saint-Gothard, par-dessus le marché.

Aussi la nouvelle *Gazette de Zürich* possédait-elle trois correspondants à Berlin et un seul à Paris.

Pensez donc! La Prusse des Hohenzollern vous fait la grâce de jeter son dévolu sur votre coffre-fort, et vous feriez grise mine à pareille marque de faveur? Un Herr Baron de Charlottenburg, une excellence de la Friedrichstrasse se dérangent, viennent à Zürich, vont à Berne et s'en retournent le

portefeuille garni, n'êtes-vous pas confus de cette marque de confiance :

> Ah ! Monsieur le Sénateur,
> Quel honneur !

chantait déjà Béranger.

Soyons justes. Pas moins que le Sénateur sur les petits bénéfices accordés au mari confiant, Germains et Autrichiens ne lésinaient sur les intérêts. Une fois de plus, la poudre aux yeux, *le bluff !*

Et la Confédération « marcha », « marcha ».

Oui, mais à cette allure on va droit à la banqueroute. Aussi se pourrait-il que le moratoire n'ait pas été décrété pour sauver les petites bourses, comme le déclaraient les messages officiels, pleins de prévoyance attendrie pour les pauvres gens, mais pour tirer hors d'affaire momentanément notre banque nationale aux abois.

VII

L'Impudence « schneidig »

Pas un soldat *welsche* qui ne vous l'avouera avec quelque étonnement indigné : sitôt la ligne de démarcation entre canton français et allemand dépassée, changement complet, transformation radicale dans l'attitude des populations à l'égard des troupes romandes.

Ceci se passe du côté de Morat.

Les jours précédents, la compagnie avait été choyée, une aimable réception présidant à chaque étape nouvelle. On passe la frontière, et la petite troupe se trouve cantonnée sur le territoire bernois, dans un village riche. Le sergent loge chez le maire, paysan

cossu qui lui demande aussitôt de bien vouloir autoriser les hommes à travailler aux champs.

Chez certain peuple de haute culture, on appelle cela : *profitieren*.

Cependant, afin de prouver son bon vouloir, le sergent accède à la demande. Mais, au bout du second jour, des murmures s'élèvent parmi les soldats, pour qui rentrer les foins d'*Eidgenossen* souhaitant le succès des armées prussiennes jusque dans la prière du soir n'avait décidément rien d'attrayant. Sur un ordre bref, la collaboration cesse.

Dans l'après-midi, survient un lieutenant du génie, la tête rasée à la prussienne.

— Sergent !

— Mon lieutenant !

— Pourquoi avez-vous donné l'ordre à vos hommes de ne plus rentrer les foins ?

— Parce que, mon lieutenant, ils ont autre occupation plus militaire.

— Non, c'est mauvais vouloir de votre part. Vous allez immédiatement ordonner à vos soldats de retourner aux champs.

— Pardon, mon lieutenant ! Vous appartenez au génie, si je ne me trompe ? Allez commander à vos troupes. Quant à moi, je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous.

Les cheveux rasés se dressèrent sous la casquette : le Herr Lieutenant d'Oerlikon suffoquait. Il courut à l'état-major conter l'inimaginable rébellion. Evidemment, ce subalterne méritait un châtiment exemplaire.

Ah ! si les Prussiens, au lieu de reculer, s'étaient trouvés à Versailles, ce jour-là, « ce qu'il en prenait pour son rhume, le sergent ! »

Mais non ! Il ne fut pas inquiété. On n'osa pas en haut lieu.

Qui dira jamais combien de punitions la résistance des alliés épargne à nos soldats *welsches*, rebelles au *drill* !

***

Entre tant de preuves dûment établies qu'il est une école de relèvement intellectuel et moral, le *drill*, le dressage prussien, se targue également d'enseigner le manque de tact et la délation à tout officier mis sous sa coupe.

Devenez brutes et mouchards, si vous ne l'étiez déjà, et vous serez considérés par les chefs de l'école prussienne.

Aucun égard, une grossièreté de pain d'orge seront de mise lorsque la situation exige que le gradé se commette en compagnie d'êtres humains de condition inférieure. Et nombre de nos lieutenants suisses, fils de

sommitésde labanlieue d'Altorf, de se pâmer et d'imiter.

Le *drill* pousse également à la délation. Quoi de plus naturel, dans un pays où l'espionnage au dehors, pratiqué par un civil, devient un hommage à la patrie allemande, que de voir le dénonciateur, dans l'armée, félicité par ses chefs, récompensé.

Or, ne sanctionnerait-il que ces deux principes : mépris du subordonné et délation, que le dressage prussien serait à jeter à l'égout par toute autorité fédérale, respectant le pays suisse. Celle-là seule aurait été l'interprète fidèle du sentiment national de jadis, qui eût compris que l'introduction de l'avilissement tudesque constituerait une dégradation pour tout citoyen de notre pays de liberté et d'égalité.

Ce peuple ne serait-il plus jaloux de sa dignité et de ses antiques traditions ?

Déférez donc à la barre de l'opinion ceux qui, par sottise ou par aveuglement sacrilège, s'entêtent à vouloir imposer à Altorf la servitude porcine des Hohenzollern.

Ceux qui trahissent le pays ce ne sont pas les insurgés qui veulent la Suisse toujours plus pacifique et plus libérale, mais bien les serviles illuminés qui tiennent à lui imposer l'odieux régime prussien de domesticité et de cafardise.

Un officier de landwehr suisse s'ennuyait dans son cantonnement depuis une quinzaine de jours qu'il s'y trouvait. Docilement, les hommes suivaient l'exemple du chef. Certain jeudi, afin de rompre la monotonie du séjour inutile et obligatoire, le commandant permit aux soldats mariés de faire venir femme et enfants, le dimanche après-midi. Lui-même donnait l'exemple en invitant sa

mère et son père à visiter le château qu'il habitait présentement...

Trois heures de l'après-midi. L'officier signe quelques paperasses, tandis que les parents se reposent dans un petit salon attenant.

Tout à coup, la porte du bureau s'ouvre avec fracas et deux officiers suisses allemands pénètrent dans le bureau :

— Lieutenant, dit l'un d'eux d'une voix stridente, vous cachez des femmes ici !

Sans attendre la réponse, ils foncent vers la porte du salon et l'ouvrent sans frapper. Dedans,un homme âgé, à cheveux blancs, et une dame d'environ cinquante ans, mais qui ne les porte pas, à la vérité.

Cela suffit aux malandrins. Sans saluer, ils se permettent de poser des questions aussi inconvenantes que stupides, au grand ébahissement de la mère et du père, qui ne com-

prenaient pas traître mot à ce qu'ils crurent d'abord être une pasquinade d'un goût déplorable, provoquée par l'ébriété.

Brusquement, raides comme piquet, les deux officiers vident les lieux, en claquant les portes.

Indigné, le lieutenant adressa une plainte, le jour même, à l'état-major. Aucune réponse. Néanmoins, assurait un colonel après le licenciement, des arrêts de rigueur infligés aux deux officiers lui auraient donné satisfaction pleine et entière. Les deux brutes auraient été punies.

Moi, je n'en crois rien.

VIII

La nomination du général Vuille-Wille-Bismarck

Dans cette débandade générale où la platitude et la bêtise gouvernent des populations entières, vous rencontrez à Berne, à Zurich et ailleurs, de ces Suisses allemands de vieille roche qui dédommagent de la tourbe des pleutres, des intéressés et des pauvres d'esprit.

Réunion privée. Un notable, colonel suisse, laisse éclater son indignation. Seulement, ce qui entache sa déposition, c'est son animosité, pour motifs personnels, contre le général Wille-Bismarck. Néanmoins, la plu-

part de ses déclarations concordant avec mes renseignemens puisés à bonne source dans le Palais fédéral, j'insisterai, car cette nomination, imposée par le Conseil Fédéral aux Chambres, d'un général en chef, entièrement conquis aux principes prussiens, reste un coup d'Etat aux conséquences désastreuses pour la Suisse si, par malheur, la Prusse n'était pas écrasée complètement.

Le règne prussien chez nous, c'est la déchéance du pays, sa ruine morale et sa disparition. Nous le sentons en Suisse française, mais sommes trop pusillanimes pour le dire. Nous savons bien que si nos grands hommes d'Etat suisses étaient encore de ce monde, les Stampfli, les Ruchonnet, les Welti, les Schenk, les Droz, le colonel Wille-Bismarck eût été débarqué sur le premier îlot du Rhin venu, dès sa première impertinence à la prussienne, et celle-ci date déjà. Nous appré-

hendons l'avenir, avec le général Wille-Bismarck et sa camarilla; mais nous sommes trop respectueux de nos magistrats pour oser les faire rougir de leur dépendance. Nous tremblons pour la patrie en danger, mais restons gardiens des convenances, avant tout.

Eh bien ! non. Cette nomination du général Wille, il faut que le Conseil Fédéral enchaîné l'expie. Il nous faudra, qu'on le sache, à nous autres *welsches*, une réparation éclatante. Car, si nous ne sommes pas tombés en quenouille, nous saurons exiger, à côté des garanties assurant que toute *kultur* militaire prussienne est bannie à jamais du territoire suisse, satisfaction des injures et des insolences des pangermanistes. Si non, avant dix ans, ces coquins auront de nouveau envahis nos plaines, nos villes et nos montagnes.

Il m'était arrivé de le rencontrer dans la rue, quelques jours auparavant Comme je me dirigeais du côté de l'Aar, à Berne, j'avais croisé une demi-douzaine d'officiers, suisses, bien entendu. A leur tête, isolé, roulait à petits pas pressés, de ses courtes jambes courves, un petit tonnelet à visage d'une vulgarité pénible.

C'était *Lui*.

Depuis quelques années déjà, les feuilles teutomanes, en Suisse, menaient tapage autour de ce soldat prussianisé, dont la taille et le masque, pas plus que les antécédents, ne témoignaient en sa faveur.

Raisonnons froidement.

Le colonel Wille est Neuchâtelois et s'appelle Vuille, en réalité. Son père, s'étant fixé à Hambourg, y fit fortune. Il avait épousé une Bismarck, avant l'avènement du futur chancelier.

Ayant témoigné de goûts militaires, le Dieu des Hohenzollern sait à quel âge — moi, pas ! — le fruit de ces légitimes amours fut envoyé à l'école militaire prussienne.

Esprit borné au demeurant, le général suisse est, par conséquent, un fanatique du *drill* prussien, réfractaire à toute constatation objective et personnelle, ce qui le fait manquer du tact le plus élémentaire, à tout bout de champ. C'est ainsi qu'il s'énonça sur ses prédécesseurs et ses égaux suisses en termes blâmables, voire outrageants. Pour ce bêta, tout ce qui n'est point tudesque ne compte guère et tout ce qui n'est pas prussien n'existe pas.

Il entend que, désormais, tout soit mené à la prussienne dans l'antique République.

Bestialement soldat, le généralissime Wille, ruinant le pays de Suisse et exaspéré, par la suite, en assistant à la retraite de ses chers

Prussiens, obligea le Conseil Fédéral à maintenir sous les drapeaux dix fois plus d'hommes qu'il n'était nécessaire. Puis, après sept mois, au lieu de laisser rentrer au plus vite dans leurs foyers, et afin de parader à leur tête pour recueillir une part des ovations, ce commandant refusa de faire rentrer par chemin de fer les troupes, veillant depuis si longtemps à la frontière. Pour inculquer le militarisme prussien au pays entier, il fera traverser à ces citoyens les villes et les cantons par la pluie, la neige et les bourrasques. Deux cents kilomètres à pied dans la neige fondue à ces braves gens qui, le cœur haut, venaient de faire allègrement leur devoir.

Par la suite, je devais rencontrer des microcéphales qui n'étaient pas tous du Haut-Valais, applaudissant à cet ordre de *kultur* borusse.

Le général Wille ne brille pas davantage par l'à propos. Comme tout officier prussien, l'outrecuidance le rend, parfois, d'une maladresse insigne. Je veux m'en tenir à l'ineptie la plus récente en date.

C'était à Sion, en février 1915. Remerciant les autorités de la réception qui lui avait été faite, cet extraordinaire général suisse prononça la phrase monumentale suivante :

« ... C'est la première fois que je viens dans le canton du Valais... »

Textuel ! Voilà donc un général, commandant en chef de par la volonté du Conseil Fédéral, qui n'a jamais visité une des plus belles contrées de la Suisse, un des cantons les plus importants au point de vue stratégique puisqu'il forme la frontière entre la Suisse et l'Italie. La simple curiosité, depuis trente ans qu'il chevauche dans un pays grand comme un mouchoir de poche, n'a

pas poussé ce stratège helvético-prussien à visiter les fortifications du Valais !

Et très naïvement, très candidement, très bêtement, notre Blücher national affiche son inconcevable ignorance, son coupable détachement.

Qui donc est responsable de la nomination de cet Ostrogoth à la tête de nos troupes?

Le Conseil Fédéral, notre gouvernement, acquis à la cause teutoboque.

Ceci reste établi : l'attitude de notre gouvernement fut non seulement anti-constitutionnelle, elle fut écœurante.

Ce colonel, qui tient le pouvoir civil en maigre estime, ce parangon des vertus militaires prussiennes, mis à pied jadis pour cause d'indiscipline, terrorise notre gouvernement auquel la morgue et le *bluff* prussiens en imposent. Le Conseil Fédéral avait naguère jeté bas du fauteuil de la présidence

de la Chambre des Députés M. Gustave Ador, aujourd'hui président de la Croix-Rouge, coupable d'avoir accepté, pour services rendus en sa qualité de commissaire à l'Exposition de Paris, la plaque de Commandeur de la Légion d'honneur. Quelques années plus tard, jouant au Lucien Bonaparte imposant son frère au Conseil des Cinq Cents, le 18 brumaire, notre président de la Confédération exige des Chambres fédérales la nomination d'un parent de Bismarck et dont le petit-fils venait d'humecter les mains impériales, à l'église. La pression sur les députés fut inouïe. Le quatuor fédéral — les trois autres membres se montrèrent moins actifs — fit de ce grand-père le sauveur d'une patrie qui ne pouvait être mise à mal que par les armées du parrain de son petit-fils. Et ce faisant, les successeurs de ce Numa Droz, qui jadis avait su répondre à

l'impudence du Chancelier de Fer, n'eurent aucune hésitation,tant ils étaient subjugués. Ils ne songèrent même pas à la Triple-Entente, que cette nomination scandaleuse offusque et dont elle demandera certainement compte, le jour venu, à la Suisse, qui s'était proclamée neutre et dont le ministère ne sut que se montrer pleutre.

Le gouvernement avait exigé le huis-clos.

Les deux Chambres sont réunies. La bataille fut chaude, car les députés vaudois tenaient bon.

Et Lui qui, dans son uniforme neuf, va se morfondre dans le salon privé du haut Conseil Fédéral ! Aussi — pénible impression pour nos romands, à qui la domesticité répugne, — à tout instant de cette longue et orageuse séance,voyait-on sortir,tour à tour, nos quatre conseillers : M. Forrer, Schulthen, Müller et le président de la République,

Hoffmann, l'air embarrassé, inquiet. Ils le savent hautain ; ils le savent susceptible et emporté et ils allaient ainsi, pleins d'appréhension, l'un succédant à l'autre, le tranquilliser avec de lénifiantes paroles, exagérant les hauts, atténuant les bas.

Que faisait-il là, au Palais Fédéral, ce colonel dont la place était à la caserne? Solidement campé sur ses fonts baptismaux, il attendait, comme Bonaparte, qu'on le nommât.

On ne saurait trop le répéter : il y eut, dans ces intrigues, dans ces menaces et dans ces abdications je ne sais quoi de trouble, de louche, de dégradant. Ne semblait-il pas, grands dieux ! à entendre les exhortations de M. Hoffmann et consorts, que le crédit, la réputation du pays au dehors dépendissent de cette nomination? Ne semblait-il pas, à surprendre les incitations, tour à tour per-

plexes ou violentes, que l'Allemagne entière couvât des yeux cette tête si précieuse et que,sans ce tonnelet de contenance, évidemment douteuse, la Suisse allait être emportée? Le moins beuglant mugissement de M. Forrer témoignait de la crainte des premiers magistrats devant Croquemitaine.

Tremble, Suisse ! Rentrez sous terre,Conseillers nationaux et Conseillers aux Etats ! Si vous ne le nommez pas généralissime, Achille se retire sous sa tente en vous laissant entendre qu'il vous abandonne à l'ire du puissant protecteur Saint Guillaume-le-Baptiste.

Faut-il, pourtant, que la fascination soit enveloppante pour que la faiblesse de caractère puisse contracter une telle solidarité avec l'arrogant vouloir !

Faut-il, pourtant,que la pusillanimité soit dominatrice pour devenir l'auxiliaire d'une

prétention aussi comminatoire, le lamentable complice d'une pareille usurpation?

Quel danger pour la sécurité du pays que d'avoir à la tête de l'armée ce propagateur de la foi prussienne, cet impérialiste borné qui s'arroge l'autocratie dans notre République! Quel péril que de voir des magistrats effarés à la vue du grand sabre et qui gravitent autour de sa poignée avec un faux air d'indépendance que la déférence et la soumission, témoignées à chaque instant, ont tôt fait de placer en crue lumière!

Si encore l'acte d'obéissance du Conseil Fédéral pouvait se justifier en quelque mesure. Mais non! Ce fut une platitude doublée d'une injustice.

Nous possédions, en Suisse, un chef éprouvé réunissant l'unanimité des suffrages sur son nom. Désigner le colonel Isl... eût été la juste récompense du labeur d'une vie active

et intelligente, tout entière consacrée à l'éducation de l'armée helvétique.

Holà ! Tout beau, Messieurs ! Comme vous y allez. Ignorez-vous donc que le colonel Isl... est un général à la française, qui affecte d'ignorer le *drill* prussien et ne rougit pas de parler de Saint-Maixent, de Saumur et de Saint-Cyr ?

L'insensé ! Quoique Suisse allemand, il parle et écrit le français avec grande correction et ses ordres du jour, à en croire les *welsches*, sont d'excellent langage. Que n'a-t-il suivi l'exemple du génial Wille-Bismarck qui, Neuchâtelois, a changé de nom et ne parle et ne comprend que l'allemand des cours, les autres langues n'étant pas suffisamment *hochwohlgeboren*, sans doute, pour un grand-père d'aspergé impérial !

Le colonel Isl... à la tête des troupes suisses ? Mais, vous voulez rire. Songez

donc que ce soldat est un parfait *gentleman*, qu'il possède, en outre, un grand fonds de raison, une douceur charmante, née d'une bienveillance naturelle, une finesse peu commune dans la pensée, et beaucoup de tact. Cela ne l'empêche pas de se montrer aussi énergique qu'un autre, nous vous le concédons volontiers, mais ne serait-ce pas un non-sens que d'abandonner à ce chef, hostile au *drill*, le commandement de nos officiers *schneidig*, qui soupiraient depuis des années après la *kultur* à la cravache?

Néanmoins, le colonel Isl..... trouvait preneur.

Heureusement que, pour notre gloire militaire helvétique et notre sécurité nationale, l'admirateur de von der Goltz pacha ne l'entendait pas de cette oreille.

Fronçant le sourcil, le verbe comminatoire, le colonel Wille-Bismarck menace

de donner sa démission de chef de corps d'armée; puis, il enjoint au Conseil Fédéral de mâter les parlementaires du canton de Vaud, à la tête du mouvement qui menace de le renvoyer du côté de Berlin. Les jambes flageolantes dans leur culotte de peau de daim, les colonels Hoffmann, Müller, Schulthess et le caporal Forrer s'inclinèrent devant l'ordre du « grand frère » qui fume des cigares de Hambourg et qui connaît les dessous des dessous des courbettes d'antichambre impériale.

Difficile, impossible de le nier. Cette néfaste nomination, qui peut coûter cher à la Suisse, indispose un bon quart des troupes et on aura beau, plus tard, protester dans les hautes sphères, ce tour de gobelet a profondément indigné le soldat *welsche*. Placer au pinacle un *Prusco* aussi enfariné le met hors de lui. Aussi, pour lâcher la

bonde à leur colère, les Genevois répandent-ils le bruit que le généralissime, digne nourrisson de Bismarck, boit, s'enivre. Remarquez que cela n'est pas. A table, le colonel ne touche guère au vin et, le soir venu, son plaisir est de vider quelques verres de bière à la manière d'un membre du *corps* d'étudiants *Borussia.* Il est resté *schläger* de Bonn aux traditions de duel à la rapière — rude et peu élégant compagnon que Zürich ne devait pas affiner, en outre. Mais ce n'est point un alcoolique, à moins que l'occupation de Paris par von Kluck ne l'ait poussé à boire depuis peu.

Qu'importe, n'est-ce pas? Cette accusation d'intempérance, fondée ou pas, et surtout lorsqu'elle ne l'est point, n'est-elle pas justement la preuve de l'exacerbation populaire ?

Alors que vous n'auriez pas trouvé cent

soldats suisses pour médire d'un colonel Isler, Sprecher ou Audéoud, plus de quarante mille citoyens sous les armes tiennent ce profès de l'ordre Teutonique en suspicion.

Et l'avenir ? Que va-t-il arriver ?

Si la Prusse devait triompher, les cantons primitifs,et notamment les autres de langue allemande, plus riches, se courberont avant un lustre sous la domination teutoboque. Second Holstein, hélas ! et pas seconde Alsace, soyez-en convaincus.

Si, par contre, l'Angleterre venait à décider des conditions de la paix — oh ! alors, bien avant la signature du traité, le général prusso-suisse sera projeté hors son auto. Victime d'un traumatisme, oreille fendue par exemple, vous le verrez, abandonné de sa camarilla, chercher, sans tambour ni trompettes, dans quelque coin retiré de la Vieille

Marche de Brandebourg ou de la Sagne en Neuchâtelois, le repos, la tranquillité et..... l'oubli.

Au moment de la séparation, l'un d'entre nous, résumant en une seule demande l'objet de la conversation, tantôt animée, tantôt languissante par suite de l'appréhension, posa la question qui nous hantait tous :

— Il se trouvera bien un Suisse, dans l'état-major, pour lui loger une balle dans la tête, s'il venait à....

— Certainement! répondit l'officier d'une voix assurée.

IX

« Ce n'est pas le moment, vous dis-je ! »

Aujourd'hui, une adjuration déprécatoire qui ne m'étonna qu'à moitié.

Causant à voix basse, même pour échanger propos insignifiants, nous déjeunons à distance des officiers. Néanmoins, après les premières politesses,nous abordons la question du jour. Mes deux interlocuteurs sont un financier de Genève et un commerçant du Neuchâtelois. Tous deux se déclarent épouvantés. Jamais ils ne se seraient imaginé pareille palinodie en Suisse allemande.

D'après eux, les industriels et les commerçants confédérés sont plus allemands qu'un nationaliste saxon et certains de nos officiers plus outrageusement infatués qu'un loup-cervier du Brandebourg.

Certes, ces deux bourgeois, ayant pignon sur rue, se montrent aussi révoltés que moi dans leur emportement, car ils n'ont pas tari sur l'outrecuidance militaire et le fielleux délire des masses. Peu s'en fallut que l'un deux n'imputât au général et à ses mameluks des desseins pervers, un plan de jonction scélérat avec les Prussiens.

Quand même, j'ouvrais grands les yeux.

— Tout est possible ! s'écriait le moins emporté.

Les voyant dans ces dispositions, je leur demande la permission de monter à ma chambre et d'y prendre mes notes que je désire publier aussitôt de retour à Genève,

afin que l'opinion ne s'égare point sur les sentiments de nos chers confédérés, et cela pas plus en Suisse qu'à l'étranger.

Une bouteille d'excellent Villeneuve aidant, la lecture les enchante. Le quincaillier me trouve même timide dans certains passages qu'il eût voulu plus épicés.

Cependant, au cours de la lecture, un observateur aurait pu intercepter signes d'hésitation craintive chez le banquier qui, pourtant, tombait d'accord durant le repas et amplifiait même. Après un moment, il prend la parole pour me complimenter. Oui, c'est bien, très observé, seulement, à cette heure, la publication lui paraît inopportune, dangereuse. Après la guerre ! Oh! alors, après la guerre...

— Mais quand nous serons embouteillés, répliquai-je, il sera bien temps...

— Je vous l'assure, répète-t-il opiniâtre,

ce n'est pas le moment... ce n'est pas le moment...

L'obstination, rebelle à toute objection, convainc le quincaillier, qui finit lui aussi par déclarer que ce n'est pas le moment.

Pas un Conseil d'Etat cantonal, pas une autorité fédérale n'a osé jusqu'à présent protester contre la violation du Luxembourg et de la Belgique, alors que, dès la première nouvelle, dès le 2 août, les autorités suisses devaient ameuter le peuple, frapper les Allemands sédentaires et témoigner aux barbares tout le mépris que nous inspirait leur vandalisme. Par notre silence, nous avons ratifié une scélératesse sans nom. Au moment de l'irruption en pays neutre, nous ne poussâmes pas un cri, nous n'esquissâmes pas un geste de réprobation contre la bête déchaînée. Bien sûr, ce ne devait pas être le moment de bouger pour le Conseil Fédé-

ral maintenu par le général Wille-Bismarck qui, lui, trouvait le moment venu de proclamer sur le front des troupes neutres que la prise de Bruxelles — une ville ouverte ! — représentait un succès pour les armées du *Kaiser*.

Défense à tout Suisse, pour le moment, de maudire les scélératesses et le crime.

Quoi ! La guerre peut durer un an, deux ans ; notre dégradation peut être éternelle et il faudrait attendre qu'une occasion favorable, au moment de la paix lointaine, se présentât avant de protester. Allons donc !

— Ce n'est pas le moment.... Plus tard, je ne dis pas..., répétait le banquier.

— Vous prétendrez alors qu'il sera trop tard.

Ceci a la certitude de la chose démontrée.

— Oui... oui... je ne dis pas..., mais, je

vous assure.... ce n'est point le moment....

Quelle retenue, dès qu'il faut passer à l'action ! Quel embarras quand il faut être net pour frapper !

Et ils ne veulent pas s'apercevoir que, le silence tombant, une couche opaque d'hypocrisie pèsera sur le pays suisse, désormais veule, défiguré.

Souhaiteriez-vous, Messieurs, que l'équivoque régnât désormais entre nos confédérés et nous, les *welsches?*

— Ce n'est pas le.....

Que le diable les emporte !

J'empoigne mes feuillets épars sur la table, les fourre dans ma poche et monte chez moi, pestant contre ces bourgeois débonnaires, à l'esprit faussé par le bien-être, qui constatent hardiment les faits, les déplorent, mais transigent sur tout dès qu'il s'agit d'éclairer la situation en arra-

chant les masques. Criminelle faiblesse, en somme, car elle permettra aux sycophantes d'exercer leurs talents en toute impunité, tandis que la situation, loin de s'améliorer, mènera la Suisse française droit à la désaffection.

X

Quelle famille!

Incapable de le réprimer, je le maintiens.

Celui qui se promène dans la *Sieges-Allee*, à Berlin, et qui connaît l'histoire des héros statufiés sous ces arbres, depuis l'usurier jusqu'au cocu en passant par l'aliéné, batteur de gens et père de l'inverti génial, celui qui se trouve devant ces socles éclate de rire. Impossible de ne pas pouffer devant cette apothéose de majestés, tarées diversement.

Il y a quelques années paraissait, dans un petit journal genevois, un article intitulé : *le Fou*. L'auteur visait une Majesté bruyante, — je m'en voudrais de dénoncer laquelle, le lecteur, sauf celui d'Outre-Rhin, devinant de qui il s'agit.

Evidemment, dès la puberté, ce fut un dément, sous pression. Cette fâcheuse paralysie infantile, cette manie de changer de costume dix fois par jour, cette gesticulation saccadée de la dextre, ce bavardage continuel qui ont quelque chose de convulsif, ce manque de discernement qui lui fait choisir comme compagnons — à lui resté pur, — des invertis, des orgiophantes grossiers dans le genre d'Eulenburg et de Canonical d'Essen, cette folie de vouloir tout embrasser : la musique, la poésie, l'art de la guerre, et celui de dessiner un costume-tailleur destiné à l'énorme épouse — tout cela est bien d'un fou. Ajoutez à ce déséquilibre la prétention de résoudre les difficultés que crée le socialisme en une délibération avec Jules Simon et autres réactionnaires du même acabit, cette tenue étrange, insolite au lit de mort de son père qu'il considérait comme un dis-

gracié du Dieu des Hohenzollern, ces sommations constantes au *Gott* de la famille, enfin l'hérédité de tare qui saute une génération pour apparaître plus dangereuse chez le neveu et l'arrière-neveu, toutes ces excentricités, formant un casier compromettant, présagent douches et camisole aux approches du retour d'âge masculin. Epilogue classique.

Famille endommagée non pas par le mal vénérien que la médecine moderne charge décidément trop de toutes les décrépitudes, mais race touchée par la démence, marquée de tares dégénératrices.

Car le grand-oncle — pour ne citer que le plus rapproché — fut fou, atteint de manie mystique,et le plus beau de l'affaire,c'est que, durant plus de sept ans, personne en cette scientifique Prusse ne voulut s'apercevoir de l'irresponsabilité du roi mélomane,

jusqu'à ce qu'un jour force fût de se rendre à l'évidence.

On maria le neveu, Frédéric, — *Unser Fritz* — à une Anglaise de savoir, afin de clarifier le liquide rachidien de la progéniture. Hélas! rien n'y a fait. L'aîné des enfants, nés de cette union, ne devait pas échapper à l'ἀνάγκη pesant sur les Atrides de Charlottenbourg.

Se fût-on montré prévoyant dans les sphères gouvernementales prussiennes, qu'avant 1848 on enfermait le grand-oncle extatique ; avant son mariage, le petit-neveu, monomane lucide[1] et, dès sa naissance, l'héritier d'aujourd'hui, le plus horripilant des trois parce qu'il côtoye la folie furieuse.

1. « Ce qu'ils appellent la *monomanie lucide* dépasse quelquefois la folie. Car elle ne présente pas seulement de vains rêves, comme la belle et noble folie de Don Quichotte, mais une disposition où le malade, comme enragé envers lui-même, triomphe outrageusement... à faire tout ce qui peut le perdre. Et tout cela avec une vaine et visible éloquence. »

XI

La Presse de la ville fédérale

Hier, un saut d'urgence à Berne.

L'organe de l'aristocratie — le *Gaulois* du *Zwibelimärikt*[1] — se montre à tel point prussophile extravagant que sa lecture force le sourire de pitié alors que celle du populaire *Intelligenzblatt* fait frémir, tant c'est idiot. Mais, alors que des personnes clairsemées, appartenant à la haute société, protestent à mi-voix contre la germanofolie de M. Arthur Meyer-de-Tavel, le peuple bernois avale, sans sourciller, les inepties de sa feuille de prédilection !

1. Marché aux petits oignons.

Ce qu'elle a changé, notre vieille démocratie, depuis quarante ans!

Reste le *Bund*, l'organe quasi officiel, comme qui dirait un *Temps* au petit pied.

Une légère nuance distingue ce journal des deux autres. S'il adule, lui aussi, le militarisme allemand, clef de voûte de la *Kaiserl, Konigl-Deutsch-Preussische Kultur*, il n'exprime pas son adhésion en termes aussi hyperboliques. Il insinue plutôt, et ses coups d'encensoir, s'ils répandent autant de parfum, n'en sont pas moins plus discrets que ceux du connétable du *Zwibelimärikt*. D'autre part, le *Bund* n'atteint pas le degré de patriotique bêtise *boche* qui humecte les méninges des rédacteurs de la feuille de l'Intelligence — rien que le titre du canard, n'est-ce-pas?

Cependant, le *Bund*, lu dans toute la Suisse et dans les chancelleries de l'étran-

ger, n'entend pas rester en arrière. Malheureusement, son adoration pour tout ce qui fleurit sur les bords de la Sprée le soumet trop souvent aux écarts d'une logique spéciale, débordante de conclusions imprévues. Témoin en soit ce *leading* d'aujourd'hui, 21 août 1914, consacré à la formidable forteresse allemande aux portes de Bâle : l'*Isteinerklotz*, dont je ne veux citer que la conclusion, particulièrement odieuse au point de vue suisse.

Bund, morgenblatt : n° 388 :

Die Festung bildet ohne Zweifel auch für die Schweiz ein Schutz und Trutz : Bollwerk und erleichtert ihr die Aufrecht : erhaltung ihrer Neutralitatsverpflichtung [1].

En un quart d'heure, l'Isteinerklotz peut anéantir Bâle jusqu'au dernier *lékerlé* [2].

1. « Cette forteresse représente, sans contredit, pour la Suisse également, un ouvrage de guerre défensive aussi bien qu'offensive et qui lui facilite le maintien de ses devoirs de nation neutre. »
2. Petit gâteau, fabriqué à Bâle.

Et ce n'est pas l'organe des concierges, l'*Intelligenzblatt*, qui ose imprimer pareille insanité, mais le *Bund*, l'organe quasi officiel !

J'éprouve comme une folle envie de verser en un vase d'or cette chicorée amère de Prusse que la presse suisse allemande sert chaque matin à ses lecteurs, et, une fois la guerre terminée, je prierai les Anglais, les Belges, les Français, les Russes et les Serbes qui viennent visiter le Righi ou Zermatt d'y tremper lèurs lèvres.

XII

La réponse du berger à la bergère

Madame Caillaux!... Madame Caillaux!... Madame Caillaux!...

Passe encore quand l'argument vous est présenté par un paysan austère, fixé depuis plus d'un demi-siècle dans son hameau de trois cents feux, mais quand, pour la dixième, vingtième fois, le plat vous est servi par des journalistes, des gens de l'administration, des hôteliers, des négociants qui, tous, ont voyagé, reconnaissez que la nausée peut vous prendre devant une telle répétition indigeste.

Car, pour tous ces Allemands affirmatifs, pas une épouse française qui ne fût une Madame Caillaux, femme perdue de vices et de crimes à leurs yeux et pas un Français

qui n'hébergeât le bacille du zoologue-médecin Schaudinn de Leipzig et de Berlin, un savant qui n'est pourtant pas venu chercher son matériel à Paris.

Quelle bêtise au casque d'airain que celle du Suisse prussianisé !

Et dire que, dans les premiers jours, ces *Madame Caillaux !... Madame Caillaux !...* m'échauffaient la bile.

Un ironiste me souffla la riposte. Aussi, dès que l'un de ces lourdauds ouvrait seulement la bouche pour prononcer le sempiternel : Tous les Français sont syph....., je lui coupais la parole, et, prenant un air de commisération, je disais :

— « Eulenbourg et Wohlgemuth ! Tous les pangermanistes sont ou des invertis ou des espions, le plus souvent les deux à la fois.

Généralement, mon *philister* en essuyait ses lunettes, tant il se montrait quinaud.

Cette réponse du berger à l'inepte aboyeur avait au moins pour elle l'avantage de n'être pas dénuée de tout fondement, même dans son exagération. En effet, mieux que tout autre, le Suisse teutomane sait combien le délassement contre nature fit de progrès en Germanie depuis qu'y règne le Prussien empêtré dans son vice d'origine.

Que diable ! Ce n'est pas sans intention que le diabolique Voltaire appelait Frédéric II: Luc, anagramme décent.

Existerait-il également un Suisse allemand assez candide pour ignorer que, sur cent pangermanistes domiciliés à l'étranger, il en est une vingtaine qui sont des espions patentés émargeant aux fonds des reptiles, que cinquante espionnent par patriotisme et qu'il ne faudrait pas trop presser les trente derniers pour les pousser à communier sous les deux espèces?

XIII

Mentalité de l'hôtelier suisse allemand

Certes, voilà plus de trente ans que je les connais ces quatre hôteliers, envahis par l'embonpoint et plus de trente ans que, chaque année, je m'entretiens avec eux, au moment des vacances d'été. Eh bien ! jamais je ne me serais douté que ces quatre barriques à la résonance joyeuse, possédant trois langues, puissent nourrir de pareils sentiments. Ils ont pourtant vécu tour à tour en Egypte et à Londres, à Bruxelles et à Paris, dans le Midi de la France et en Italie. N'em-

pêche ! Ce Hans, ce Kari, ce Hermann et ce Kôbi exècrent l'Anglais et témoignent un mépris souverain de la France.

Et ils ne sont pas pris de vin. Non ! Après tant d'années, la guerre étant déclarée, ils étalent subitement au grand jour leur haine latente depuis si longtemps. J'en suis réduit à chercher ce qui peut valoir aux Prussiens la complicité morale que ces industriels prennent avec eux contre des nations qui n'ont jamais fait aucun mal à la Suisse, au contraire.

— La France, hurle Hermann l'énergumène, il faudrait lui mettre le talon sur la g... et l'écraser, tiens ! comme cela.

Et il lève sa lourde jambe, et du talon frappe le sol.

— Qu'il n'en vienne plus un dans le pays de ces sordides Anglais ! mugit le collègue, qui voit chaque année une école d'Outre-

Manche passer dix jours à Belle-Vue, la concurrence.

La moutarde m'est montée au nez :

— Ayez donc au moins la reconnaissance de l'estomac ! ai-je crié à mon tour. Il y en a trois d'entre vous sur quatre qui font fortune l'hiver entre Saint-Raphaël et Garavan. Vous a-t-on jamais créé une difficulté en France ? Les autorités, les habitants ont-ils jamais cherché à vous molester? Allez donc une fois tenter d'emplir vos poches à Bad Preuss-krähwinkelkreuzdonnerkanonenloch an-der-Spree et vous nous reviendrez, établissant une comparaison. Vos hôtels, à l'horrible cuisine tudesque, tant en Suisse qu'ailleurs, s'appellent-ils *Germania*, *Berliner-Hof Hohenzollerherberge*, par aventure? Mais non ! Vous qui repoussez si fort la clientèle britannique, pourquoi nommez-vous vos établissements : *Bristol*, *Cecil*, *Angleterre*, *Bal-*

moral, *Victoria*, *Carlton*, *Britannia*, etc. ?

Pourquoi, citrouille, gardez-vous : *Du Pont* au lieu d'appeler votre hôtel : *Zur Brücke*, puisque vous ne tenez pas à la clientèle française?

Qui donc fit la prospérité de votre pays, la fortune de vos pères, si ce ne sont les Anglais? Vous là-bas, au pied du Cervin, que seriez-vous sans les fils de la Grande-Bretagne? Tyndall et tant d'autres noms, illustres dans les annales de l'ascension des hauts sommets de nos Alpes, passaient-ils pour sujets prussiens, par hasard? Et vous, dans l'Oberland bernois, qui donc a établi la renommée d'Interlaken, de Brienz, de la Handeck, si ce ne sont les fils d'Albion? Qui donc, dans l'histoire, protégea contre le Prussien, la Suisse sans défense ?

De ces vérités historiques, indéniables, vous vous en moquez. Le « Prusco » abhor-

rant l'Anglais, cette aversion vous enjoint de diffamer d'honnêtes gens qui vous rendirent service.

Que votre heureuse étoile, ô lamentables agents porte-menu, ne vous fasse point me rencontrer cet hiver, pas plus que les prochains, sur la Côte-d'Azur. Je n'ai point coutume de fréquenter chez les détenteurs de pouvoir; mais si le malheur veut que l'un d'entre vous se présente à ma vue, sourire obséquieux et tête inclinée, je cours chez le commissaire de police, chez le préfet, chez le général et les prie de vous assimiler aux termites casqués, objet de votre admiration.

XIV

Où il est prouvé, en peu de mots, que Gerhardt Hauptmann eût mieux fait de se taire

Je lis, aujourd'hui seulement, la lettre de Gerhardt Hauptmann, le dramaturge, dans laquelle il révèle au monde que le soldat allemand emporte Homère et Gœthe sur le front :

> Quand le Prusso-Badisch s'en va-t-en guerre,
> il emporte, serein, en langue grecque, Homère :
> mais s'il reçoit, piteux, des Latins la fessée
> va-t'-faire fiche Hermann et Dorothée !

Toutefois, en y réfléchissant bien, Gerhard Hauptmann, qui doit aux écrivains français

de si heureuses inspirations, n'aurait-il pas puisé cette particularité qu'il croit allemande dans les anecdotes que l'on rapporte touchant deux célèbres Français ? Qui n'a lu que l'admirable général Foy lisait insatiablement Tacite et Virgile dans les repos que lui laissait son artillerie à cheval et qui ne sait que Paul-Louis Courier, dépouillé jusqu'aux vêtements par des rôdeurs en Calabre, n'eut regret qu'à son Homère?

Or il vous paraîtra plutôt burlesque d'assimiler le *Kronprinz* à un général Foy et un von Forstner à Paul-Louis.

XV

Bourbakis ?

N'est-il pas vrai, vous autres, qui vous trouviez sur les lieux au mois d'août ? Partout où l'on rencontrait des troupes *welsches* le même refrain vous accueillait : « Les populations allemandes se montrent réservées, froides, quand elles ne nous sont pas hostiles carrément. »

Sur le passage d'une compagnie de Genevois, des intellectuels érudits, formés à l'école des régents d'*Unter-Prima*, auraient crié : « Voilà les *Bourbakis* qui passent ! »

Conciliant, l'officier qui commandait fit signe à ses hommes de ne point riposter, se

réservant de leur expliquer plus tard que le général Clinchant, dans sa retraite vers la frontière avec une armée héroïque, mais affamée et souffrant du froid, passait, aux yeux des stratèges, pour l'égal d'un Faidherbe et d'un Chanzy. Ce qui reste sans conteste, c'est que ces *Bourbakis*, si décriés par les ânonneurs des exagérations allemandes, présentèrent une défense plus honorable que les armées borusses, après Iéna et Auerstaëdt.

Mais cet éloignement de nos confédérés, ces provocations ? Vous imaginez-vous peut-être qu'il n'en restera rien dans la mémoire *welsche* ? Le Conseil Fédéral aura beau adresser par la suite des appels à la concorde, il aura beau témoigner, en cas de défaite prussienne, bien entendu, de son respect constant pour la sacro-sainte neutralité helvétique, le souvenir de ses actes lourdement

menaçants ou illégaux n'en restera pas moins gravé dans notre souvenir. Personne ne pourra nous faire oublier que, durant le mois d'août, alors que la marche triomphale des Teutoboques sur Paris paraissait indubitable, le gouvernement suisse, son général et les cantons *à la suite* ne se soient montrés partiaux et injustes jusqu'à l'effronterie, avec un ton accusateur et menaçant.

Les meilleurs esprits douteront que tant de démence soit possible. Cela est pourtant. Prenons-en à témoins les consuls et embassadeurs anglais, serbes, français, belges et russes. Je pousserai l'assurance jusqu'à faire appel au témoignage des ministres plénipotentiaires prussiens, comblés de prévenances par nos autorités fédérales, par le bourgeois et la garde civique, chargée, le soir, de ramener les ivrognes à domicile.

Tout est organisé de manière à exaspérer

les Suisses appréhendant les fourberies prussiennes et leur succès.

Alors qu'une profusion de journaux allemands du ton le plus « gueulard » — excusez-moi ! — s'étale sur les tables des bureaux et des cafés, — ce qui parfois est tout un — les feuilles françaises ont disparu comme par enchantement.

Le Conseil Fédéral, la plupart des chefs militaires « staufifres », du caporal au généralissime, offensent, à journée faite, les sentiments des Suisses *welsches* et, lorsque ceux-ci font mine d'exprimer leur dévotion à la cause de l'humanité, on les menace d'un conseil de guerre et de la prison.

Publiez un panégyrique des brutes se glorifiant de la quadragénaire oppression en Alsace et vous trouverez jusqu'à dix exemplaires dans la chapelle de Guillaume Tell, sur les bords du lac de Lucerne. Protestez

contre le viol de la neutralité du Luxembourg, et les autorités fédérales, sursautant, vous feront empoigner au nom de la neutralité suisse.

Voilà où nous en sommes, en Suisse, au début de cette guerre épouvantable !

Il y a des crimes que nulle expression ne pourra jamais suffisamment flétrir. Les ignominies commises en Belgique par l'oppresseur intraitable de l'Alsace comptent parmi les actes les plus lâches que puissent perpétrer des goujats, même s'ils sont rendus furieux par la résistance.

Les Belges ne leur avaient pourtant jamais rien fait aux Wurtembergeois, aux Saxons, aux Bavarois et aux Prussiens.

Et vous voudriez, ô confédérés, que les Suisses français ne fissent pas entendre leur protestation, indisposant la « victorieuse Allemagne », lorsque votre presse, vos hom-

mes d'Etat, vous-mêmes vous vous unissez, imprudemment, de cœur et de parole, aux Teutons cherchant prétexte à l'ignominieuse irruption !

Et quelle contenance que la vôtre, quand vous entrez dans les explications pour nous prouver notre erreur !

Tant que l'excuse tarda à venir de Berlin, vous étudiiez la difficulté en déclarant avec hauteur : « L'occupation de Bruxelles est un succès pour les armées allemandes. » Maintenant, vous voudriez nous mettre le bâillon dans la bouche en affirmant que, par sa marche rapide, la « victorieuse Allemagne » a simplement prévenu la France, qui comptait envahir et la Belgique et la Suisse.

Ah ! veuillez m'excuser, j'allais oublier que l'accusation contre toute évidence représentait, à côté du mensonge effronté et de

la grossièreté l'un des enseignements les plus précieux du *drill* prussien.

Cependant permettez-moi de vous confier, entre nous Suisses, bien entendu, que le lendemain ne ressemble pas toujours à la veille et que 1915 pourrait devenir un 1870 à rebours. Il faudrait, alors, loyaux et fidèles Confédérés, pour l'atténuation de votre conduite, vous ingénier à découvrir dans l'attitude d'une autre population neutre une aberration plus pitoyable que la vôtre.

Pas même au Chili, m'est avis [1].

1. Ces mêmes sentiments, nous les trouverons exprimés, en décembre 1914, sous la plume de circonspects parlementaires, enclins, de par profession, à ne point froisser les autorités et les chers collègues. M. le colonel vaudois Secrétan parla clairement, nettement, à Vevey, écrivait M. Ph. Godet, de Neuchâtel :

« Le passage de ce discours de Vevey, qui devait trouver tous les Suisses d'accord, c'est celui qui a trait à la violation de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique. Nous constatons à cet égard que l'attitude de nos frères de langue allemande — car ils sont nos frères et nous entendons qu'ils le restent — est pour nous une véritable énigme.

« Ils sont assurément d'aussi bons Suisses que nous. Ils ont un aussi fier sentiment que nous de la dignité helvétique. Ils ont la même conception des devoirs de la Suisse,

le même souci de son indépendance. Et pourtant le fait qui a bouleversé nos âmes, à savoir la monstrueuse violation de la neutralité de deux pays neutres, les a laissés, eux, indifférents, ou, du moins, muets, d'un mutisme qui ne paraît pas être celui de la stupeur et de l'indignation...

Leur presse n'a pas eu ce mouvement de réprobation qu'il nous eût été, à nous, impossible de contenir. Et même nous avons surpris de timides essais de justification de l'acte inqualifiable. Mieux encore : nous avons entendu de la bouche d'un Suisse de vieille roche (je ne veux pas désigner son canton) ce mot dont j'atteste l'authenticité : « Les Belges n'ont que ce qu'ils méritent. »

« De tels propos nous font entrevoir un abîme. Il ne sert à rien de fermer les yeux pour l'ignorer. Mieux vaut constater virilement que, sur la chose *essentielle*, la chose selon nous indiscutable, parce qu'*évidente*, nous avons cessé d'être d'accord. Le crime que notre conscience de welsches réprouve et qui constitue la plus redoutable menace pour la Suisse semble ne pas émouvoir nos confédérés !

« Voici donc le problème qu'il est urgent de résoudre pour assurer notre paix intérieure : comment concilier la révolte de notre conscience welsche avec la sereine indifférence de nos confédérés de langue allemande ? »

Ne craignez rien, mon colonel ! Si les Belges sont vengés, la Prusse n'aura pas de juge plus sévère que votre Suisse de vieille roche, agé de quarante ans, qui nous accusera de tiédeur, nous autres *welsches,* tout en réclamant la reprise du Gothard, le désarmement général, etc.

XVI

A bas la Prusse !

La paix ?

Tant que la Prusse ne sera pas abattue, il ne doit pas être question d'elle.

A moins que le monde européen ne succombe d'épouvante et d'inanition — ce qui ne se peut du bon côté de la barricade — comment voudriez-vous entrer en tractations avec des menteurs avérés qui déclarent effrontément, officiellement, qu'avec l'assistance de Dieu l'engagement le plus solennel, portant leur sceau et leur signature, n'est que chiffon de papier ? Les puissances auront beau se réunir à Stockholm, à Flo-

rence ou à La Haye pour se concerter sur les préliminaires de la paix, quelle confiance pourront-elles accorder à un serment de Prussien ? Une heure après avoir levé la main pour jurer, le malandrin la laissera tomber pour vous assommer, par surprise. Il jurera que la neutralité de la Suisse sera respectée, et, dès qu'il se croira le maître, il occupera la Gothard en imposant Zürich de vingt millions de marks.

Qui donc, au monde, serait assez candide pour passer acte désormais avec ces imposteurs cyniques ?

Donc : *delenda Borussia !*

XVII

Pourquoi l'Autriche capitulera la première

Les choses devant traîner en longueur, l'Autriche, la première, capitulera. Toujours succombant sous la gloire et les trophées, comme par le passé, la Cour de Vienne, lasse d'avoir écrasé l'ennemi, s'adressera à l'Amérique ou à l'Espagne, si ce n'est à la Suède. Elle se déclarera suffisamment surchargée de triomphes comme cela et accordera la paix à qui la voudra.

C'est dans les traditions de l'empire des Habsbourgs, couronné de lauriers et de gloire, prétend le chant national.

En 1864, marchant aux côtés de la Prusse, l'Autriche envahit le Danemark. Après quatre mois, la lassitude vient. Les deux plénipotentiaires danois sont appelés à Vienne et la paix est signée. M. de Rechberg n'attend même pas l'arrivée de M. de Bismarck pour conclure. Le traité de Vienne mettant fin à la guerre austro-prusso-danoise n'est point muni de la griffe du ministre prussien, ce qui fit éclater en sanglots le roi Guillaume, qui avait la larme facile.

En 1866, Benedek est battu à Sadowa; mais l'archiduc Albert est vainqueur à Custozza et l'amiral Tegetoff à Lissa. 150.000 hommes de troupes fraîches attendent, près de Vienne, l'armée du prince victorieux, qui peut venir à marches forcées se joindre à elles. De leur côté, les Prussiens sont épuisés et Bismarck tremble devant le choléra. Sornettes! La cour de Vienne, dans son triomphe,

n'a qu'un souci, celui de hâter la conclusion des préliminaires de Nikolsbourg, que Bismarck, craignant la France et le choléra, vient d'engager précipitamment.

L'empereur François-Joseph aurait-il, par aventure, fait peau neuve à cent dix-neuf ans passés ?

XVIII

Conclusion

Je ne me berce d'aucune illusion.

Outrés devant tant d'audace les mettant en mauvaise posture, si survenait une défaite teutonne, les Suisses barbarophiles maudiront cet écrit.

J'avoue sincèrement que je ne me soucie guère de leur acrimonie, qui ne se manifestera peut-être pas au grand jour, par crainte salutaire. Il n'est pas facile de truquer la collection du *Bund* et des autres journaux, chantant la gloire borusse durant ce mois d'août 1914, témoin de l'anéantissement de la France, de la ruine de l'Angleterre et de la prise de Moscou.

Cependant, il en est d'autres encore que nos Confédérés pour lesquels le lapin aura commencé, une fois de plus. Ceux-là me chagrinent. Je veux parler des citoyens modérés, des douillets, habitant les cantons *welsches*.

Quoique de tendances anti-prussiennes, ils se montreront courroucés. Ces bourgeois à courte vue, ne s'apercevant pas que la menace peut reparaître dix ans plus tard si l'on ne s'explique pas carrément, me blâmeront plus haut que les Confédérés et proclameront que ces pages manquent leur but par l'excès de leur violence même. Pour ces Aristarques, applaudir au viol des neutralités constitue certes un acte indigne de notre Suisse, mais insister, fût-ce modérément, sur cet acte infâme reste condamnable, quoi que vous en ayez. Soyons Suisses d'abord, Monsieur! N'éveillons pas les susceptibilités de nos Confédérés, déjà si peu tendres à notre égard,

et laissons là les Allemands qui ne nous veulent peut-être pas autant de mal que vous avez bien voulu le dire.

Je le regrette, j'ai toujours envisagé la situation sous un autre angle.

Sans trop me mettre en peine au sujet des conséquences pouvant résulter de cette manifestation de l'humble vérité, j'ai tenu, avant tout, à élucider un antagonisme qui pèse et pèsera plus lourdement encore, dans l'avenir, sur la Suisse divisée, car les événements se précipitent, gros de compromis louches et de mensonges.

Ce que j'avais à cœur, tout d'abord, c'était d'y voir clair et de confondre d'avance les bons apôtres qui, après nous avoir jeté l'anathème, seront les premiers à décorer leurs fenêtres de drapeaux belges, russes, français, serbes, monténégrins et anglais le jour où von Klück se verra mis dans l'obli-

gation de repasser le grand fleuve, avec armes et bagages.

Avant tout, ce qui m'importait le plus, c'était de ne pas être en contradiction avec ma conscience de citoyen libre. En outre, je ne tiens pas précisément à passer pour un imbécile dans trois ou quatre ans, après la victoire allemande, si celle-ci venait à se produire.

Voilà qui explique pourquoi il me fut impossible d'atténuer la vivacité d'expression qui m'est coutumière, car je sais que j'ai vu juste. La duplicité des uns, la bêtise des autres apeurent et excitent, en même temps. Aussi, sans haine comme sans indulgence, mais profondément écœuré, j'ai dit vrai sans trop accuser les traits, déjà assez noirs, de certains tableaux.

Enfin, la violence m'était imposée, car il s'agissait de me faire comprendre.

M'adressant, en tout premier lieu, à des Suisses allemands quasi-criminels parce que prosternés devant le *drill* des Hohenzollern, j'eusse manqué mon but — celui de les faire rentrer en eux-mêmes — si j'avais eu la candeur de m'exprimer en termes galants. Ils n'eussent pas saisi le sens de mes paroles.



Aussi voudrais-je que ma faible voix eût une résonance de vingt obus de 75 qui éclateraient en même temps, car, inspiré des idées politiques de mon père, j'ai dit la vérité, aussi bien celle d'hier que celle d'aujourd'hui et de demain. Cette vérité, qui est le résumé de ce livre, peut être condensée en ces quelques lignes :

Si la Prusse est un agent destructeur que l'on doit maudire pour ses désastres matériels, puisqu'elle fomentera toujours la

guerre, ce pays de proie est plus condamnable encore, lorsqu'on considère ses ravages dans le domaine spirituel et moral.

Triste perspective que celle qui attend le pauvre glaneur de vérité, en pays neutre ! Il se met chacun à dos. Cependant, une consolation lui reste, réconfortante et noble : Ceux qui dénoncent la fourberie peuvent être condamnés par leurs concitoyens fourvoyés, mais ceux qui la pratiquent le seront par eux-mêmes, le jour trois fois béni où l'heureuse issue de cette monstrueuse guerre les obligera à recouvrer la raison et le sens de ce qui est vrai, juste et humain.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

POITIERS

IMPRIMERIE G. ROY

7, rue Victor-Hugo.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.